

Mon portrait historique et philosophique

(1789-1803)

Louis-Claude de Saint-Martin



www.philosophe-inconnu.com

Œuvre posthume

1809

Texte extrait de *Œuvres posthumes*, vol. 1

L'auteur commença ce portrait en 1789 et le continua sans suite et sans autre espèce d'ordre, que celui dans lequel sa mémoire lui retraçait les différents événements de sa vie.

On trouvera plusieurs lacunes dans la série des n° 4 placés en tête de chacune de ces Pensées, ou Notes Historiques. Nous en avons en effet supprimé un assez grand nombre, non pas que nous ayons prétendu faire un choix, mais seulement parce qu'il aurait fallu y nommer plusieurs personnes respectables encore vivantes, ce que nous ne nous fussions pas permis avant que de les avoir consultées.

1

J'ai été gai ; mais la gaieté n'a été qu'une nuance secondaire de mon caractère ; ma couleur réelle a été la douleur et la tristesse, *à cause de l'énormité du mal* (Baruch 2,18) et de mon profond désir pour la renaissance de l'homme. Aussi je ne suis gai que comme en passant et parce que ne pouvant pas toujours traiter mes semblables comme des hommes faits, je me sens porté à ne les traiter que comme des enfants : ce qui fait que je m'ennuie quand les gaietés sont trop longues ou bien je deviens désagréable et dur par impatience, chose dont je me repens et qui est très opposée à ma manière d'être.

2

Tous les hommes peuvent m'être utiles : il n'y en a aucun qui puisse me suffire. Il me faut Dieu.

3

Mon plus grand charme eut été de rencontrer des gens qui devinassent les vérités : car il n'y a que ces gens-là qui sont en vie.

4

Les mêmes personnes sont quelquefois révoltées de mon orgueil et dans l'admiration de ma modestie ; si ces personnes s'élevaient un peu plus haut, peut-être seraient-elles plus embarrassées sur mon compte : car ce que je sens est plus beau que de l'orgueil.

5

On ne m'a donné de corps qu'en projet.

7

Il y eut deux êtres dans le monde, en présence desquels Dieu m'a aimé ; aussi quoique l'un de ces deux êtres fut une femme (Mme B.), j'ai pu les aimer tous deux aussi purement que j'aime Dieu et par conséquent les aimer en présence de Dieu, et il n'y a que de cette manière-là que l'on doit s'aimer, si l'on veut que les amitiés soient durables.

10

J'ai été attendri un jour jusqu'aux larmes, à ces paroles d'un prédicateur : *comment Dieu ne serait-il pas absent de nos prières, puisque nous n'y sommes pas nous-mêmes ?*

12

Tous les hommes auraient dû être des médecins les uns pour les autres ; je crois que dans cette répartition de propriétés curatives, la mienne eut été de guérir les maux de tête. Quant aux maux de cœur, c'est Adam qui les a donnés à toute sa postérité : aussi a-t-il fallu une puissance bien supérieure à la sienne pour les guérir, c'est-à-dire qu'il a fallu le cœur de Dieu.

14

Je n'ai eu que deux postes dans ce monde : savoir, le paradis et la poussière ; je n'ai pas su demeurer dans les postes intermédiaires ; voilà pourquoi j'ai été si peu

connu du plus grand nombre et que ceux qui m'ont approché m'ont toujours blâmé ou loué avec excès.

15

La nature de mon âme a été d'être extrêmement sensible et peut-être plus susceptible de l'amitié que de l'amour.

16

J'ai changé sept fois de peau en nourrice ; je ne sais si c'est à ces accidents que je dois d'avoir si peu d'astral.

21

Je n'ai pas eu le don de montrer l'esprit qui nous accompagne et nous suit partout, en nous environnant sans cesse de ses œuvres physiques, sensibles et effectives ; mais j'ai eu, par la grâce de Dieu, le don de démontrer cet esprit et la certitude de ses actes réels et constants autour de nous ; et ces preuves-là sont écrites dans l'intelligence de tous les hommes.

24

La Divinité ne m'a refusé tant d'astral, que parce qu'elle voulait être seule mon mobile, mon élément et mon terme universel.

28

À l'âge de dix-huit ans, il m'est arrivé de dire, au milieu de confusions philosophiques que les livres m'offraient : il y a un Dieu, j'ai une âme, il ne faut rien de plus pour être sage et c'est sur cette base-là qu'a été élevé ensuite tout mon édifice.

31

Mon vrai dissolvant au physique, c'était du lait : et, en effet, c'est avec du lait que plusieurs fois dans ma vie je me suis guéri de la fièvre.

32

Dès les premiers pas que j'ai faits dans la carrière qui m'a absorbé tout entier, j'ai dit : *ou j'aurai la chose en grand ou je ne l'aurai pas* ; et, depuis ce moment, j'ai eu plusieurs raisons de croire que ce mouvement n'était pas faux.

33

Il est bien clair que ma *croix* était un décret, puisque je ne pouvais ni l'éviter ni la combattre ; et c'est ainsi que doivent être toutes les croix, sans quoi on ne nous aurait pas dit de les porter.

36

Dans l'ordre de la matière j'ai été plutôt sensuel que sensible et je crois que si tous les hommes étaient de bonne foi, ils conviendraient que dans cet ordre-là, il en est d'eux comme de moi. Quant aux femmes, je crois que c'est communément le contraire et qu'elles sont disposées naturellement à être plus sensibles que sensuelles.

39

J'ai bien senti que nous devons tout diviniser autour de nous, si nous voulions être heureux et dans les mesures de la vérité ; mais j'ai senti aussi qu'au lieu de remplir cette loi essentielle, nous matérialisons Dieu tous les jours et que nous l'immolons sans cesse sur l'autel de tous les objets qui nous environnaient.

45

Les livres que j'ai faits n'ont eu pour but que d'engager les lecteurs à laisser là tous les livres, sans en excepter les miens.

50

Toutes les circonstances de ma vie ont été comme des échelons que Dieu plaçait autour de moi, pour me faire monter jusqu'à lui : car il ne voulait pas que je re-

çusse de joies, de consolations, de lumières et de bonheur réel par aucune autre main que par la sienne et son seul objet était que je vécusse et que je demeurasse exclusivement avec lui. Vérité écrite, dès mon plus bas âge, dans ma destinée et qui n'a fait que se développer à toutes les époques de ma vie.

56

Je n'ai rien de plus que les autres hommes ; j'ai senti qu'eux et moi, nous étions tous les fils de Dieu seulement ; j'ai eu tellement la persuasion de la noblesse de cette origine, que j'ai tâché de mon mieux de conserver quelques lambeaux de mon extrait baptistaire.

59

En 1787, j'ai vu, en Angleterre, un vieillard nommé *Best*, qui avait la propriété de citer à chacun très à propos, des passages de l'Écriture, sans qu'il vous eût jamais connu. En me voyant, il commença par dire de moi : *il a jeté le monde derrière lui*. Ce qui me fit plaisir : car il y a du vrai là-dedans. Ensuite il me cita le troisième verset de Jérémie, chap. 33, *Clama ad me et exaudiam te, et docebo te grandia et firma quae nescis*. Criez vers moi, et je vous enseignerai des choses grandes et sûres que vous ne savez pas. Cela me fit aussi beaucoup de plaisir ; mais ce qui m'en fit davantage, c'est que cela se vérifia dans la quinzaine.

60

À la lecture des *Confessions* de J.-J. Rousseau, j'ai été frappé de toutes les ressemblances que je me suis trouvées avec lui, tant dans nos manières empruntées avec les femmes, que dans notre goût, tenant à la fois de la raison et de l'enfance et dans la facilité avec laquelle on nous a jugés stupides dans le monde, quand nous n'avions pas une entière liberté de nous développer. Notre temporel a eu quelque similitude, vu nos positions différentes dans ce monde ; mais sûrement, s'il s'était trouvé à ma place avec ses moyens et mon temporel, il serait devenu un autre homme que moi.

62

De toutes les routes spirituelles qui se sont offertes à moi, je n'en ai pas trouvé de plus douces, de plus sûres, de plus riches, de plus fécondes, de plus durables que celles de la pénitence et de l'humilité.

66

J'ai reconnu que c'était une chose très salutaire et même très honorable pour un homme, que d'être, pendant son passage ici-bas, un peu balayeur de la terre.

67

Le respect filial a été dans mon enfance un sentiment sacré pour moi. J'ai approfondi ce sentiment dans mon âge avancé et il n'a fait que se fortifier par là ; aussi je le dis hautement, quelques souffrances que nous éprouvions de la part de nos père et mère, songeons que, sans eux, nous n'aurions pas le pouvoir de les subir et de les souffrir et alors nous verrons s'anéantir pour nous le droit de nous en plaindre ; songeons enfin que sans eux, nous n'aurions pas le bonheur d'être admis à discerner le juste de l'injuste ; et si nous avons occasion d'exercer à leur égard ce discernement, demeurons toujours dans le respect envers eux pour le beau présent que nous avons reçu par leur organe et qui nous a rendus leurs juges si même nous savons que leur être essentiel est dans la disette et dans le danger, prions instamment le souverain Maître de leur donner la vie spirituelle, en récompense de la vie temporelle qu'ils nous ont donnée.

69

Ma faiblesse physique a été telle et surtout celle des nerfs que, quoique j'aie joué passablement du violon pour un amateur, mes doigts n'ont jamais pu vibrer assez fort pour faire une cadence.

71

La manière dont j'ai senti quelquefois que la prière devrait marcher pour être bonne, ce serait que chaque

acte de la prière de l'homme fut un hymne ou un cantique enfanté de son cœur ; c'est-à-dire qu'il devrait créer lui-même ses psaumes et non pas se contenter d'en lire.

73

Il me semble que je pouvais apprendre et non pas enseigner ; il me semble que j'étais en état d'être disciple et non pas maître. Mais, excepté mon premier éducateur Martines de Pasqually et mon second éducateur Jacob Boehme, mort il y a 150 ans, je n'ai vu sur la terre que des gens qui voulaient être maîtres et qui n'étaient pas même en état d'être disciples.

76

J'ai vu les sciences fausses du monde et j'ai vu pourquoi le monde ne pouvait rien comprendre à la vérité ; c'est qu'elle n'est point une science et qu'il veut toujours la comparer avec les sciences fausses dont il se berce et se nourrit continuellement.

86

C'est une douleur pour moi d'entendre parler si légèrement de ce sublime amour qui est le vrai et le seul terme de l'œuvre ; ils ne sentent pas que ce beau nom ne devrait se prononcer de notre part, que de la même manière dont il se prononce de la part de Dieu, c'est-à-dire, que par des œuvres, des bienfaits et des merveilles vivantes.

88

Il m'a été clairement démontré qu'il y a deux voies : l'une où l'on s'entend parler et l'autre où l'on parle sans s'entendre.

94

Je me disais dans ma jeunesse :

Fais en sorte d'être assez heureux pour n'être jamais content que de ce qui est vrai ;

Que peux-tu craindre ? Tu as un point d'appui à tout instant sous la main ;

Tenir bon, c'est la vraie prière, en ce que c'est celle qui maintient toute la place en état.

Ne me laisse pas faire le bien que je veux et fais-moi le bien que je ne veux pas.

96

C'est une vérité qu'il n'y aurait pas assez de papier dans le monde, pour écrire tout ce que j'aurais à dire. Il y a vingt-cinq ans que j'ai eu cette pensée. Que serait donc aujourd'hui que mes fonds se sont tellement accrus, que je me prosterne de honte et de reconnaissance pour la main bienfaisante et miséricordieuse qui veille avec tant d'attention sur moi et qui ne craint pas de me combler de ses grâces malgré mes ingratitude et mes lâchetés.

97

Le monde frivole (surtout les femmes) passe sa vie dans une chaîne de néants qui se succèdent et qui lui ôtent jusqu'aux moyens de s'apercevoir qu'il y ait une vérité, de même que la capacité de la saisir. Le plus grand nombre des femmes et des hommes qui leur ressemblent sont comme des enfants qui regardent tout, qui crient à la moindre contradiction, mais qui n'ont pas d'autre force que celle de crier et qu'il faut défendre de tout, parce que la peur et l'impuissance sont leurs éléments constitutifs.

103

J'ai par le monde une amie comme il n'y en a point : je ne connais qu'elle avec qui mon âme puisse s'épancher tout à son aise, et s'entretenir sur les grands objets qui m'occupent, parce que je ne connais qu'elle qui se soit placée à la mesure où je désire que l'on soit pour m'être utile, malgré les fruits que je ferais auprès d'elle, nous sommes séparés par les circonstances : mon Dieu, qui connaissez les besoins que j'ai d'elle, faites-lui parvenir mes pensées et faites-moi parvenir les siennes et abrégez, s'il est possible, le temps de notre séparation.

109

L'espérance de la mort fait la consolation de mes jours ; aussi voudrais-je que l'on ne me dit jamais, l'autre vie : car il n'y en a qu'une.

111

J'ai une belle-mère à qui je dois peut-être tout mon bonheur, puisque c'est elle qui m'a donné les premiers éléments de cette éducation douce, attentive et pieuse, qui m'a fait aimer de Dieu et des hommes. Je me rappelle d'avoir senti en sa présence une grande circonspection intérieure qui m'a été fort instructive et fort salutaire. Ma pensée était libre auprès d'elle et l'eut toujours été, si nous n'avions eu que nous pour témoins ; mais il y en avait, dont nous étions obligés de nous cacher, comme si nous avions voulu faire du mal.

117

Les corps sont des êtres de vie, s'ils étaient des êtres vivants, ils ne mangeraient ni ne mourraient point.

Les hommes font servir le vrai au culte de l'apparence, pendant que l'apparence leur avait été donnée pour le culte du vrai.

122

J'eus un jour une conférence sur le magnétisme animal avec M. Bailly, devenu depuis maire de Paris. Il avait été un des commissaires nommés par le Roi pour examiner ce phénomène et avait signé le misérable compte que la commission rendit. Lorsque pour lui persuader l'existence du pouvoir magnétique, sans soupçon de fourberie de la part des malades, je lui citai les chevaux que l'on traitait alors à Charenton par ce procédé, il me dit : que savez-vous si les chevaux ne pensent pas ? Au lieu de profiter avec modestie de l'avantage qu'il me donnait sur lui, par cette position, je lui répondis avec étourderie : Monsieur, vous êtes bien avancé pour votre âge.

127

Lavater, ministre à Zurich, est un de ceux qui a le plus goûté *L'Homme de désir*. Il en a fait un éloge des plus distingué dans son Journal allemand du mois de décembre 1790. Il avoue ingénument qu'il ne l'entend pas tout ; et dans le vrai, Lavater eut été fait pour tout entendre, s'il avait eu des guides. Mais faute de ce secours, il est resté dans le royaume de ses vertus qui est peut-être plus beau et plus admirable que celui de la science. Et en outre, ce qu'il avait de science, il l'a un peu *prodigalisé* dans les livres. Peut-être me dois-je à moi-même un semblable reproche ? Cet homme respectable ne m'est point connu personnellement.

129

Le maréchal de Richelieu voulait me faire causer avec Voltaire qui mourut dans la quinzaine ; une autre personne dont j'ai oublié le nom, voulait me faire causer avec M. Devoyer qui mourut aussi dans la quinzaine. Je crois que j'aurais eu plus d'agrément et plus de succès auprès de Rousseau ; mais je ne l'ai jamais vu.

134

Oui, si l'homme ne *mourait* jamais, il serait en état de mourir : car ce qui est vivant ne connaît pas même la mort. Mais aussi, de même que ce qui est vivant, ne connaît point la mort, ne connaît point la vie.

138

J'ai été dégoûté de bien bonne heure des explications scientifiques des hommes ou pour mieux dire, il n'y en a jamais eu une qui ait pu trouver accès chez moi. Il y avait en moi quelque chose qui les repoussait naturellement et je me disais : comment les hommes peuvent-ils trouver quelque chose en fait de science ? Ils expliquent la matière par la matière, de sorte qu'après leurs démonstrations, on aurait encore besoin d'une démonstration.

141

Mon âme dit quelquefois à Dieu : Sois tellement avec moi, qu'il n'y ait absolument que Toi qui sois avec moi : et cette parole n'est que la réelle expression de ce qui a été de tout temps le véritable désir de mon âme.

145

Il y a un grand inconvénient à vouloir instruire la plupart des femmes sur les grandes vérités ; c'est que ces grandes vérités-là ne s'enseignent bien que par le silence, tandis que tout le besoin des femmes en question, est que l'on parle et qu'elles parlent, et alors tout se désorganise, comme je l'ai éprouvé plusieurs fois.

146

Je voudrais trois choses :

- 1) Que l'homme n'oublîât jamais qu'il y a une autre lumière que l'élémentaire et dont celle-ci n'est que le voile et le masque.
- 2) Que l'homme se persuadât que rien ne peut et ne doit l'empêcher de faire son travail.
- 3) Qu'il sentît que ce que l'homme sait le mieux, c'est ce qu'il n'apprend point.

149

Quand est-ce que je me suis senti ne rien craindre dans les cieux, sur la terre et dans les enfers ? C'est lorsque j'ai craint le péché.

154

Par la raison que Dieu veut être le seul qui fraye avec moi pour l'instruction. Il veut être le seul avec qui je fraye pour la communication et la confiance.

160

Il serait bien malheureux pour l'homme, qu'après avoir passé par les misères de la vie, cela fût encore à re-

commencer : et tel est le sort de ceux qui se croient à leur place sur la terre. Car qui est-ce qui sera assez fort pour avoir ainsi touché cette boue sans se salir ? Voilà ma doctrine foncière.

163

Il est bien clair que les hommes doivent être menés et qu'ils n'ont que leurs yeux pour les conduire ; c'est pour cela qu'il n'y a que la science fausse qui donne de l'orgueil, parce qu'il n'y a qu'elle qui éloigne du principe et dans laquelle les hommes se mènent eux-mêmes.

165

C'est à Lyon que j'ai écrit le livre des *Erreurs et de la Vérité*. Je l'ai écrit par désœuvrement et par colère contre les Philosophes. Je fus indigné de lire dans Boulanger, que les religions n'avaient pris naissance que dans la frayeur occasionnée par les catastrophes de la nature.

Je composai cet ouvrage vers l'année 1774, en quatre mois de temps et auprès du feu de la cuisine, n'ayant pas de chambre où je pusse me chauffer. Un jour même le pot de la soupe se renversa sur mon pied et le brûla assez fortement.

C'est à Paris, partie chez Mme de Lusignan, au Luxembourg, partie chez Mme de la Croix, que j'ai écrit le *Tableau naturel*, à l'instigation de quelques amis ; c'est à Londres et à Strasbourg, que j'ai écrit *L'Homme de désir*, à l'instigation de Thieman ; c'est à Paris, que j'ai écrit *l'Ecce homo*, d'après une notion vive que j'avais eue à Strasbourg ; c'est à Strasbourg que j'ai écrit *Le Nouvel Homme*, à l'instigation du cher Silveriellm, ancien aumônier du roi de Suède et neveu de Swedenborg. J'ai pris l'épigraphe de chacun de ces ouvrages dans celui qui précédait leur publication.

170

Les principes qu'on m'a donnés, m'ont si bien servi, que je puis dire n'avoir perdu de causes sur mes grands objets, que celles que je n'ai pas plaidées. Quoique cependant toutes celles que j'ai plaidées, je ne les ai pas

gagnées pour cela ; parce qu'il y en a quelques-unes dont le succès a été indécis et d'autres où je n'ai rien produit du tout ; mais, dans aucune, je n'ai été obligé de reculer et, quoique mes idées trouvent toujours à s'étendre et à acquérir avec toutes les personnes qui me font l'honneur de vouloir bien s'entretenir avec moi, ces mêmes idées n'ont jamais changé dans le frottement et elles s'y sont souvent grandement confirmées. Je dois beaucoup en ce genre, particulièrement au marquis de Lusignan, au curé de Saint-Sulpice Tersac, au maréchal de Richelieu, au duc d'Orléans, au médecin Brunet, au chevalier de Boufflers, à M. Thomé, etc. : toutes connaissances qui n'ont duré qu'un moment et n'ont été que des passades.

175

Homme, me suis-je dit quelquefois, tu as des peines, et tu as le pouvoir de prier ton Dieu ! Mais en même temps je me disais : comment les hommes n'auraient-ils pas des peines, puisque tous leurs soins ne tendent qu'à les dispenser de prier Dieu !

177

Je n'ai rien vu parmi les hommes qui ne me démontrât la vérité de leur principe ; mais c'est sur l'objet qu'ils se trompent. Cependant il y a une proportion continue entre l'accroissement des forces spirituelles de l'homme et les obstacles successifs auxquels il est exposé ; mais comme il ne met point ses forces à profit et que les obstacles suivent constamment leur progression croissante, il est vaincu : à qui s'en plaindre ?

180

L'esprit est pour notre âme ce que nos yeux sont pour notre corps. Si nous n'avions que de l'esprit, nous ne serions rien, de même que sans la vie de nos corps, les yeux nous seraient inutiles : les statues ont aussi des yeux, mais elles n'en profitent pas pour cela, puisqu'elles n'ont point la vie.

182

C'est du fond de mon être que je me suis dit souvent que nous nous flatterons en vain de réussir en quoi que ce soit, si auparavant nous ne prenons pas la précaution de prier.

185

Les hommes ont cru que c'était un mauvais mouvement qui me retenait si souvent de leur parler de la sagesse, tandis que cela ne venait que de ma frayeur qu'on n'en fût pas digne et j'ai une telle idée de la sublimité de cette sagesse, que je ne présume pas que la route qui y conduit puisse leur être développée dans toute sa profondeur et encore moins divulguée à la multitude.

189

Il n'est pas difficile de reconnaître que les maux de la nature seraient si bien de simples apparences pour nous, que si nous étions fidèles à nos mesures, ils se guériraient très souvent par de simples régimes, au lieu de ces remèdes violents que nous sommes obligés d'employer. C'est une expérience que j'ai faite plusieurs fois.

191

Quand j'ai eu le bonheur de persévérer quelque temps dans la sagesse, je suis parvenu bientôt au point d'être pour les autres hommes comme une nation à part et qui parle une langue étrangère. C'est même alors une peine inutile à prendre auprès d'eux, que d'essayer de s'en faire entendre. Voilà pourquoi les hommes, qui s'occupent de la vérité, deviennent si aisément des anachorètes.

Il en est de même des fausses affections dont l'espèce humaine est la proie et qui l'empêchent de s'élever à la région libre et vive. Les hommes sont presque tous comme les insectes enfermés dans de la glu ou dans des gommes et dans ces fossiles transparents que l'on rencontre dans la terre. Il est impossible qu'ils se remuent et qu'on les tire de leur prison.

192

En écrivant, comme je l'ai fait, plusieurs pensées détachées, je me suis bien dit que je ne devais pas compter avoir fait par là une production durable, parce que des pensées détachées sont à peu près comme des pensées perdues. En effet, les pensées détachées ne conviennent qu'aux esprits très faibles ou qu'aux esprits très forts. Mais pour ceux qui sont entre les extrêmes, il leur faut des ouvrages suivis qui les nourrissent, les échauffent et les éclairent tout à la fois et ces avantages, quoique pouvant être dans les pensées détachées, s'y trouvent cependant d'une manière trop concise pour que le grand nombre puisse en retirer une subsistance suffisante.

195

Une des raisons qui a secondé les obstacles matrimoniaux pour moi, a été de sentir que l'homme qui reste libre, n'a à résoudre que le problème de sa propre personne ; mais que celui qui se marie, a un double problème à résoudre.

196

J'ai été ennemi de la science, à cause que j'aimais les hommes et que je les voyais égarés par elle à tous les pas. Les docteurs au contraire deviennent ennemis et rivaux des hommes, à cause de la science qu'ils n'envisagent que sous les couleurs de l'orgueil et de l'ambition terrestre.

198

C'est une chose qui m'a été démontrée que les vérités sont de plusieurs ordres. J'en ai reçu que je ne pouvais dire à quelques-uns : j'en ai reçu que je pouvais dire à plusieurs ; j'en ai reçu que je pouvais dire à beaucoup ; j'en ai reçu que je pouvais dire à tout le monde.

202

Il y a plusieurs probabilités que ma destinée a été de me faire des rentes en âmes : si Dieu permet que cette

destinée-là s'accomplisse, je ne me plaindrai pas de ma fortune ; car cette richesse-là en vaut bien d'autres.

206

La femme m'a paru être meilleure que l'homme ; mais l'homme m'a paru plus vrai que la femme.

209

Malheur à celui qui se livre aux goûts sensibles avant d'être assez grand pour les mépriser ! Ce trait est une des plus réelles douleurs de mon être et exprime une de mes plus certaines persuasions.

212

Il y a un passage de saint. Marc, chap.10, *quiconque quittera pour moi son père, sa mère, ses maisons etc. en trouvera dans ce monde-ci cent fois davantage*, qui s'est vérifié pour moi à la lettre. J'ai quitté les opinions de mes parents, j'ai même quitté leur maison lorsque les devoirs sacrés de fils et de frère ne m'appelaient pas auprès d'eux ; j'ai renoncé par là à l'aisance que j'aurais eue dans leurs foyers ; mais il est certain que j'en ai été plus que dédommagé par les liaisons que mes objets m'ont procurées dans le monde et par les palais même dans lesquels je me suis trouvé logé et nourri ; tant il est vrai que l'écriture ne manque jamais de s'accomplir jusqu'au dernier iota ! Mais ces dédommagements ne m'ont point égaré parce que dans ma carrière, on connaît des joies au-dessus des joies de ce monde. Aussi, quoique j'aie bien passé ma vie à de grandes tables, je dîne parfaitement avec un morceau de pain et un morceau de fromage.

217

Comment aurais-je pu attendre des hommes qu'ils me vissent tel que j'aurais pu être ? Ils ne m'ont même presque jamais vu tel que je suis. Aussi j'ai été souvent dans le cas de leur dire (lorsque dans cette ignorance où ils étaient de moi, ils prétendaient me gouverner), j'es-

père bien que j'irai à Dieu, encore bien que vous vouliez m'y conduire.

229

Le bonheur dont mon âme a joui est tel que bien des gens ne pouvaient s'en former l'idée et plusieurs l'ont attaqué, sans se douter peut-être que ce fut par orgueil et par regret de n'être pas si heureux que moi.

232

Quand j'ai aimé plus que Dieu, quelque chose qui n'était pas Dieu, je suis devenu souffrant et malheureux. Quand je suis revenu à aimer Dieu plus que toute autre chose, je me suis senti renaître et le bonheur n'a pas tardé à revenir en moi.

242

Le monde m'a donné une connaissance qui ne lui est pas avantageuse. J'ai vu que, comme il n'avait d'esprit que pour être méchant, il ne concevait pas que l'on pût être bon sans être une bête.

247

C'est moins pour instruire que j'ai fait des livres que pour exhorter et pour préserver ; mais si j'ai manqué en quelque chose à la sagesse en écrivant, je n'en souffrirai pas autant comme si j'eusse voulu enseigner et cela de mon chef. La bonté divine usera, j'espère, d'indulgence envers moi en faveur de mes intentions.

254

C'est par expérience que je peux dire que la nourriture journalière d'un homme de désir est un petit morceau de bois de la *vraie croix*, infusé dans des larmes de prophète. Malheur à lui s'il passe un jour sans se repaître de cet aliment ! Il n'aura pas mangé son pain quotidien.

261

Le genre qui a été accordé à mon esprit et qui est de pouvoir combattre la fausse philosophie et de désirer ardemment la manifestation du royaume, a fait que je n'aurais jamais dû avoir d'autre place ici-bas que d'être près des incrédules pour les soumettre ou près des gens qui eussent eu les dons des Apôtres, afin que je ne quittasse pas leur ombre et que je baisasse la poussière de leurs pieds tous les jours de ma vie.

262

Dans l'*Ecce homo* page (*), j'ai dit que presque toujours les torts que nous reprochions aux autres, nous en étions les premiers auteurs. Je puis dire que ce reproche a plus de prise sur la Nation française que sur aucune autre, par la légèreté qui fait son caractère constitutif ; je puis dire en outre que parmi les Français, je suis un de ceux à qui ce reproche soit le plus applicable et c'est surtout dans ma carrière où j'ai pu reconnaître cette vérité. J'ai trop jeté au-dehors et par là j'ai occasionné dans les autres des mouvements faux qu'ils n'auraient pas eus sans cela. Je m'en corrige un peu aujourd'hui et j'espère, moyennant Dieu, rentrer tellement dans l'œuvre intérieure, que je ne fasse plus les choses qu'à propos. C'est dans l'homme que nous devons écrire, penser et parler ; ce n'est point sur du papier, en l'air et dans des déserts où nous ne trouvons que des *bêtes* qui ne nous entendent pas ou des loups que nous irritons ou qui nous dévorent.

(*) Le numéro de la page n'est pas indiqué dans l'original.

263

Une fois, j'écrivis à mon père dans un sentiment profond, que j'étais né pour la paix et pour le bonheur ; et dans le vrai, rien n'est comparable au calme doux dont jouit mon âme et dont elle pourra jouir encore mieux par la suite, lorsqu'elle aura fait quelques pas de plus ; et ces pas-là sont comme assurés pour elle, tant elle en a d'heureuses annonces.

264

La principale de mes prétentions était de persuader aux autres que je n'étais autre chose qu'un pécheur pour qui Dieu avait des bontés infinies.

271

Il y a cinq préceptes qui m'ont été donnés par la bonne voie et que je n'aurais jamais dû oublier ; les voici :

Si en présence d'un homme honnête, des hommes absents sont outragés, l'honnête homme devient de droit leur représentant.

Conduis-toi bien, cela t'instruira plus dans la sagesse et dans la morale que tous les livres qui en traitent, car la sagesse et la morale sont des choses actives.

Ce serait un grand service à rendre aux hommes que de leur interdire universellement la parole : car c'est par cette voie que l'abomination les enivre et les engloutit tous vivants.

La route de la vie humaine est servie par des tribulations qui se relaient de poste en poste et dont chacune ne nous laisse, que lorsqu'elle nous a conduits à la station suivante, pour y être attelés par une nouvelle tribulation.

Il ne faut pas aller dans le désert, à moins que ce ne soit l'esprit qui nous y pousse ; sans quoi il n'est pas obligé de nous défendre des tentations que nous y rencontrons : aussi combien n'y a-t-il pas de gens qui y succombent ?

275

J'ai reconnu que pour l'homme, il n'y avait que deux manières de sortir de la vie ; savoir : comme des insensés, avec orgueil ou désespoir ou comme les sages et les saints, avec ravissement ou résignation.

283

Je ne peux pas m'empêcher de regarder comme un très grand bonheur pour moi, de ce que la plupart du

temps les hommes ne m'ont pas entendu : car je me serais arrêté dans les mesures où ils m'auraient retenu et ils m'auraient empêché par là, peut-être, d'atteindre à des choses que je ne pouvais entendre qu'avec Dieu et par le canal vivant de son instruction directe et intime.

290

Si je n'avais pas trouvé Dieu, jamais mon esprit n'eût pu se fixer à rien sur la terre.

302

Tout ce que je voulais c'était de me défendre des mouvements vicieux, des faux plaisirs, des fausses attaches, des fausses peines et traverser l'ennemi, les maladies, les éléments, les assemblées saintes en laissant toujours peser sur moi la grande action et me laissant toujours prosterner dans l'humilité.

310

J'ai assez montré dans mes écrits combien la prière de l'homme intérieur était au-dessus des prières des formules, mais j'ai éprouvé en même temps combien les prières faites dans les Églises avaient quelquefois l'avantage sur les prières faites dans la solitude et sans compagnons. Les temples sont pleins du magisme de la prière et du sacrifice. Ce magisme influe sur moi et me rend en partie ce qui me manque. Les forts se passent de ces secours.

313

J'ai été si souvent obligé de rétrécir mon cœur, que plusieurs fois les gens, qui ne me connaissaient pas, auraient pu douter si j'en avais un. Mais comment pouvais-je me déterminer à livrer mon cœur à des personnes qui ne l'auraient pris que pour l'ensevelir dans leurs ignorances, dans leurs faiblesses et dans leurs souillures.

314

C'est dans l'effusion de mon cœur que j'ai demandé à Dieu de donner la vie spirituelle à celui par qui il a permis que j'aie reçu la vie temporelle, c'est-à-dire le moyen d'éviter la mort. Cette récompense, en faveur de cet être que j'honore, eût été une des plus douces jouissances qui put m'être accordée et aurait fait la balance de toutes les épreuves que j'ai subies par lui et à cause de lui.

317

Il m'a été aisé de remarquer que les hommes passaient leurs jours à se cacher les uns devant les autres, mais avec cette différence que les insensés et les hypocrites cachent aux autres leur ignorance et leurs passions au lieu que les sages leur cachent leurs lumières et leurs vertus.

Il m'a été aisé aussi de remarquer que les hommes en agissent avec leurs corps comme les enfants avec leur poupée, qu'ils habillent et déshabillent continuellement, qu'ils frisent et défrisent, qu'ils parent et dépouillent le moment d'après de ses ornements.

319

Tous mes écrits ont prouvé que nous ne pouvions avoir quelque confiance en nos doctrines, qu'autant que nous avons mis notre esprit en pension dans les écritures saintes. Il faut en excepter mon premier ouvrage, intitulé : *des Erreurs et de la Vérité* parce que dans cet ouvrage, n'ayant pour but que de combattre la philosophie de la matière, je ne pouvais laisser voir le terme où je menais le lecteur, sans l'exposer à se dégoûter d'avance, tant les Écritures sont en discrédit parmi les hommes. D'ailleurs, j'ai été nourri de principes naturels ; ce sont les seuls que l'on doit d'abord présenter à l'intelligence humaine et les traditions qui viennent ensuite, quelque sublimes et profondes qu'elles soient, ne doivent jamais être employées que comme confirmation, parce que l'intelligence de l'homme existait avant les livres.

323

J'ai vu que les hommes étaient étonnés de mourir et qu'ils n'étaient point étonnés de naître. C'est là cependant ce qui mériterait le plus leur surprise et leur admiration.

J'ai vu que l'enfant dédaignait et laissait au-dessous de soi les choses du monde qui occupent les hommes, parce qu'elles sont au-dessus de lui ; mais j'ai vu aussi que les hommes qui ne sont que de grands enfants, en faisaient autant relativement aux lumières et aux vérités éternelles de la divine sagesse et c'est là ce qui a si souvent traversé mon âme comme avec une épée.

328

Lorsque j'ai vu les pauvres et les ambitieux demander des secours et des grâces à d'autres hommes, je me suis dit, il faut que les hommes aient autrefois adressé leurs prières à d'autres êtres qu'à Dieu et ce qu'ils font aujourd'hui en est sûrement la suite et la punition.

334

Mes ouvrages, particulièrement les premiers, ont été le fruit de mon tendre attachement pour l'homme, mais en même temps du peu de connaissance que j'avais de sa manière d'être et du peu d'impression que lui font les vérités dans cet état de ténèbres et d'insouciance où il se laisse croupir. C'est, en effet, une chose lamentable que de voir le peu de fruit qu'il retire de tout ce qu'on lui offre pour son avancement. Ce ne sont pas mes ouvrages qui me font le plus gémir sur cette insouciance, ce sont ceux d'un homme dont je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ses souliers, mon chérissime Boehme. Il faut que l'homme soit entièrement devenu roc ou démon, pour n'avoir pas profité plus qu'il n'a fait de ce trésor envoyé au monde il y a cent quatre-vingts ans.

335

J'ai vu l'universalité des humains n'être occupés qu'à gagner ce qu'ils appellent leur vie : il m'a paru qu'ils auraient mieux fait d'appeler cela gagner leur mort : car ils ne remplissent leur objet qu'avec des choses mortes et

qu'avec des cadavres et cela tant au moral qu'au physique.

338

Une des merveilles qui a le plus attiré mon admiration, est de voir combien il a fallu que Jacob Boehme eût une grande dose d'amour et d'eau vive, pour qu'elle n'ait pas été desséchée par la grandeur de son feu et de ses connaissances.

340

Il a été bien douloureux pour mon esprit et pour mon zèle, de voir que plusieurs de ceux qui étaient chargés par leur état de professer et de prêcher la foi, étaient ceux qui avaient le moins de foi et qui riaient même de ceux qui avaient le moindre rayon de cette foi.

341

J'ai senti l'inconvénient qu'il y aurait de contempler continuellement la vie du mauvais côté. J'ai senti que cela pourrait décourager et qu'il était bon de regarder aussi souvent la beauté de la vérité ; parce que sa vue nous réjouit, nous élève et nous fortifie. D'ailleurs j'ai senti que l'homme ne devait marcher qu'avec respect parmi tous les ouvrages de la nature, puisqu'il n'y peut faire un pas sans y trouver son Dieu. Enfin j'ai senti que ceux qui sont accoutumés à saluer les croix, devraient à tous les pas avoir le chapeau à la main, puisque l'universalité des êtres n'existe et ne se meut que par ce pivot. Ces trois idées sont de ma jeunesse ; mais dans l'âge que j'ai actuellement, j'en ai reçu des démonstrations si consolantes, qu'elles font à la fois ma vie et mon bonheur (1^{er} février 1793).

347

Ma destinée a été d'être en guerre avec tous les hommes, puisqu'il y en a si peu qui cherchent la vérité. J'ai été en guerre avec le monde qui ne travaille qu'à affamer l'esprit de l'homme et à le faire tomber en ruine, quand il n'est pas assez fort pour le livrer aux grandes

iniquités. J'ai été en guerre avec les philosophes qui ont voulu dégrader la nature de l'homme et la ravalier au rang des bêtes. J'ai été en guerre avec les savants qui ont tellement défiguré la nature, que ce miroir est devenu tout à fait méconnaissable entre leurs mains. J'ai été en guerre avec quelques théologiens qui égaraient l'âme humaine et la détournaient de ses voies. J'ai tâché de m'acquitter de mon devoir autant que j'ai pu dans les diverses circonstances où je me suis trouvé et je souhaite que mes services en ce genre puissent un jour faire passer l'éponge sur mes écarts et mes infidélités.

349

Il m'est arrivé de dire quelquefois que je croyais peu à nos pénates ; mais c'était une distraction, ayant écrit sur cela des idées différentes dans mon traité de l'admiration. Mais, en outre, j'ai prouvé le contraire en allant voir M. et Mme Mores, anglais de nation, qui occupent la maison où je suis né dans le grand marché à Amboise. J'y ai éprouvé une sensation douce et attendrissante en revoyant des lieux où j'ai passé mon enfance et qui sont marqués par mille circonstances intéressantes de mon bas âge.

353

Souvent j'ai senti le besoin de rencontrer des occasions de développer aux hommes les bases sur lesquelles tout mon édifice repose et les principes qui font mon bonheur. J'ai même quelquefois murmuré de ce que ces occasions étaient si rares ; mais quand j'ai réfléchi combien l'homme était éloigné de sa véritable voie et même de vouloir écouter la langue de son désir ; quand, en outre, j'ai senti combien il donnerait peu de temps à l'instruction, en raison des immenses et nombreux circuits qu'il faudrait lui faire faire pour l'amener seulement à reconnaître qu'il a un grand œuvre à faire et que ce grand œuvre est la seule chose qu'il ait à faire ; alors, je me tais, je me calme, je me replie sur moi-même, je me contente de me jeter dans les bras de mon Dieu et de le prier de rappeler à ce doux foyer tous mes frères.

354

Si j'ai fui quelquefois les hommes dans la crainte d'être infecté de leur corruption, il m'est arrivé aussi d'autres fois de les fuir par faiblesse et même par orgueil, en ce que je sentais que leurs maux et surtout les pouvoirs de leur volonté corrompue, étaient au-dessus de mes moyens de victoire et n'auraient fait que déceler mon humiliante impuissance ; reproches que beaucoup d'autres que moi peuvent se faire sur la terre, mais que j'ai dû me faire plus qu'un autre : car j'ai été le plus faible des hommes et sans les secours que la providence m'a fournis, je n'aurais été rien du tout ; or, trouvant partout des hommes qui étaient complets dans leur mollesse et dans leur corruption et moi n'étant qu'une moitié d'*esprit* ou qu'une moitié d'*élu*, il n'est pas étonnant que je dusse avoir du désavantage. Aussi, j'ai eu plutôt la force de résistance que la force de réduction et si l'on n'a pas, sous tous les rapports, cette dernière force, la prudence et l'amour-propre doivent nous engager à ne pas chercher le combat.

359

Ma crainte la plus vive dans l'ordre des choses spirituelles n'est pas la crainte de n'être pas un jour tiré du borbier par la grande miséricorde, mais c'est de voir que j'y en laisse et que j'y en laisserai tant d'autres ! Cette douleur spirituelle est le vrai trésor précieux que la divinité m'a donné. Quelqu'amer qu'il soit à mon cœur, c'est cependant lui qui est ma rançon et c'est à moi de ne le pas laisser perdre inutilement.

362

Mon œuvre a sa base et son cours dans le divin. Voilà pourquoi elle est si étrangère au sensible et si peu marquante dans l'ordre extérieur. Elle ne manquera pas, je l'espère, d'avoir aussi son terme dans ce même divin. Voilà pourquoi elle ne se fera librement, délicieusement et complètement que quand je serai dégagé de mon enveloppe terrestre. Ce monde-ci n'est pas capable de recevoir et de saisir l'œuvre d'un homme de paix qui ne veut vivre et agir que dans le principe. Aussi mes suspensions, mes

privations, mes tribulations mêmes ne m'alarment point, quoiqu'elles m'affligent et me fassent souffrir et pleurer. Je sens qu'au milieu de toutes ces ténébreuses angoisses, un fil secret me tient attaché pour me préserver, je crois être comme un homme tombé dans la mer, mais qui tient à la main une corde dont son poignet est fortement entouré et qui correspond jusqu'au vaisseau. Malgré que cet homme soit le jouet des flots, malgré que les vagues l'inondent et passent par-dessus sa tête, elles ne peuvent pas l'engloutir ; il sent de temps en temps son soutien et a la ferme espérance qu'il va bientôt rentrer dans le vaisseau.

364

Un abus que j'ai reconnu bien tard, quoique je l'aie pressenti presque toute ma vie, c'est celui où l'esprit de l'homme est entraîné par les charmes des sciences humaines et l'empire de l'œil de ses semblables. Ce danger est tel que l'homme ne se voit plus comme le seul terme de l'entreprise ; et pourvu que sa gloire soit sauve et satisfaite, il ne croit pas avoir d'autre but à se proposer. Voilà ce vorace esprit du monde qui engloutit journellement les humains et qui les nourrit de ce poison corrosif dont il est à la fois le principe et l'organe. Le principe de vérité impose aux hommes d'autres lois. Il ne leur communique rien que pour son œuvre à lui-même ; il ne leur laisse pas le loisir de se contempler et de songer à eux ; il les traite comme des mercenaires ; il ne leur fait gagner leur pain qu'à la sueur de leur front ; il ne leur fait pas faire un seul pas, qu'ils ne le paient par des efforts pénibles et de longues douleurs et cependant ce n'est qu'ainsi qu'ils sont heureux : rien n'est comparable au bonheur d'être employé au service d'un pareil maître.

365

Une vérité certaine, et que j'ai souvent répétée, c'est que l'on peut trouver Dieu partout : voilà pourquoi malheur à celui qui se décourage et qui laisse faiblir sa foi en Dieu, comme s'il cessait de croire à son universelle et souveraine existence. Mais c'est une vérité qui n'est pas moins certaine, que l'on peut perdre Dieu partout, si l'on n'est pas perpétuellement sur ses gardes. Voilà pourquoi

malheur à ceux qui se laissent aller à la négligence ou qui se laissent prendre aux trop nombreuses illusions dont tous les lieux de notre triste désert sont remplis.

367

Il m'est venu en pensée que le don qui m'était fait, était de nature à ne pouvoir s'exercer ici-bas et que ce n'était que dans la région vraie que mon penchant pour la vérité pourrait se faire entendre. Il m'arrive, en outre, depuis quelque temps de tels développements et de tels aperçus, soit en lumières, soit en consolations, que je suis tenté de les regarder comme des provisions que la providence m'envoie et des précautions qu'elle me fait prendre pour quelques grandes afflictions et angoisses qui pourraient me venir. Les moments actuels semblent, en effet, devoir en amener dans plus d'un genre. J'écris ceci à Amboise, le 25 Avril 1793.

377

Dans un roman de M. de Mayer, 1^{re} partie, page 29, j'ai trouvé une idée qui m'a paru bien douce et bien vraie : *aimer, ce n'est pas avoir perdu l'innocence ; il n'y a que les suites de l'amour qui peuvent être criminelles ; mais rien n'est si pur que son berceau.*

L'auteur qui avait écrit cette charmante idée, en avait-il compris toute l'étendue ? Je l'ignore. Je pourrais présumer que non ; car il n'aurait pas fait des romans.

381

Le plus beau vers qui, à mon avis, soit dans la littérature des hommes, est le 853^e du sixième livre de l'Énéide : *Parcere subjectis, et debellare superbos.*

Ce vers est trop beau par la justesse de l'idée et par la simplicité de l'expression, pour ne pas tenir place parmi les choses inspirées.

382

Un jour je disais à quelqu'un : voulez-vous comprendre ce que l'Écriture enseigne ? Commencez par faire ce

que l'Écriture ordonne. Voyez sur quoi reposent toutes les promesses faites par Moïse et les prophètes au peuple hébreu ; sur la fidélité de ce peuple à observer les ordonnances du Seigneur. Voyez sur quoi reposent les menaces ; sur la négligence à suivre les lois cérémonielles et spirituelles de la promesse et de l'alliance. Voyez quelles étaient les promesses ; de posséder la terre, d'être le peuple de Dieu et d'avoir Dieu et Son esprit pour guide. Voyez quelles étaient les menaces ; de languir dans les ténèbres et dans l'ignorance. Or, comme les docteurs et tous ceux qui s'emparent de la clef de la science n'observent pas la loi et les ordonnances de l'Écriture, puisqu'ils ne croient pas à ces ordonnances, ils ne comprennent pas non plus ces mêmes ordonnances et perdent de vue l'esprit et le sens de la vérité ; ensuite tout ce qu'ils ne comprennent pas, ils le modifient à leur gré et finissent par le retrancher tout à fait ou par l'expliquer par un sens vague et matériel : ce qui est autant que ravager et renverser de fond en comble la vigne du Seigneur. *Lex lux.*

385

J'ai vu que l'image de la vertu plaisait aux riches et aux heureux du siècle, pourvu qu'ils fussent bien sûrs d'avoir tous les moyens d'être dispensés de la suivre. Mais enfin ce goût même qu'ils ont encore pour Son image est une étincelle de leur flambeau originel et qui dépose en faveur de leur primitive nature.

393

Extrait d'une lettre écrite par moi à M. Vial. d'Aig. au sujet de la Vierge. L'esprit qui préside à la terre, n'est nullement la Vierge, comme vous le croyez, ainsi que M. Dutoit. La Vierge est de l'ordre des âmes humaines et privilégiées. Elle a eu pour œuvre la régénération de son cercle, en servant de foyer et de réceptacle à la formation humaine de la clef divine qui devait ouvrir pour nous la région éternelle. L'esprit de la terre tient à l'esprit général du monde temporel et n'a pour œuvre que l'accomplissement des plans physiques spirituels de Dieu pour le temps. Lorsque cette œuvre sera accomplie, il rentrera dans son action spirituelle simple, pour travailler aux nouveaux cieux et à la nouvelle terre. Mais la Vierge et lui

seront éternellement d'une catégorie différente. Regardez cet esprit et tous ceux de sa classe, comme le temple ; regardez l'âme de la Vierge et de tous les hommes, particulièrement des élus, comme les adorateurs ; regardez les puissances éternelles et sacrées de Dieu comme les ministres et notre souverain Créateur comme le Dieu unique qui brillera au milieu de tous ces agents et de toutes les régions dont il recevra un éternel hommage et vous aurez l'idée que je crois, qu'il faut avoir de cette grande et harmonieuse ordonnance dans laquelle toutes ces classes ne feront cependant qu'un et seront consommées dans l'unité.

396

Le nombre des personnes qui trompent est sûrement considérable ; mais celui des personnes qui se trompent elles-mêmes, l'est infiniment davantage.

398

Les tribulations de la terre, si elles m'ont fait murmurer quelquefois, m'ont appris aussi pourquoi la providence permettait qu'elles nous arrivassent, c'est que nous avons trop de penchant à croire que la terre doit être douce et c'est pour nous apprendre qu'elle doit être amère. Le juste même doit se ressentir de ces tribulations, non seulement pour qu'il conserve le sentiment de cette amertume de la terre, mais aussi par une suite de l'épouvantable dégradation des choses après le péché. Car lorsque Dieu a des plans par rapport à la terre, l'exécution en est douloureuse pour sa sagesse même qui se trouve alors comprimée et comme à l'étroit. Après cela, comment le juste oserait-il murmurer de se trouver aussi froissé à son tour pour des maux qu'il n'aurait point faits ?

399

Mon zèle pour la justice a souffert de voir que ceux qui, par état, se sont établis médecins des consciences, ne cherchaient souvent qu'à les gouverner, tandis qu'ils ne devaient s'occuper qu'à les guérir et puis s'en tenir là.

404

Les hommes qui ne vivent qu'à la surface, n'ont que de petites peines et de petits plaisirs; ils sont aussitôt consolés qu'affligés, aussitôt affligés que consolés. Ce ne sont que des figures d'hommes. Aussi faudra-t-il que la vie de ces hommes-là recommence, lorsqu'ils auront quitté cette région visible et apparente, puisqu'ils n'auront pas vécu pendant le temps qu'ils l'auront traversée et c'est ce prolongement de temps qui fera leur supplice, parce que la combinaison de leurs substances ne sera pas dans une mesure si douce et si harmonieuse que dans ce monde, où tout est dans des proportions de miséricorde et de salut.

413

Les situations les plus ruineuses où je me sois trouvé dans ma vie, sont celles où je n'avais que moi seul pour maître et pour appui et tout moi pour obstacle et pour adversaire.

418

C'est à l'ouvrage d'Abbadie, intitulé *L'Art de se connaître*, que je dois mon détachement des choses de ce monde. Je le lisais dans mon enfance au collège de Pont-Levoy, avec délices et il me semblait que même alors je l'entendais : ce qui ne doit pas infiniment surprendre, puisque c'est plutôt un ouvrage de sentiment que de profondeur de réflexion. C'est à Burlamaqui, comme je l'ai dit ailleurs, que je dois mon goût pour les bases naturelles de la raison et de la justice de l'homme. C'est à Martines de Pasqually que je dois mon entrée dans les vérités supérieures. C'est à Jacob Boehme que je dois les pas les plus importants que j'aie faits dans ces vérités.

422

J'ai été souvent frappé d'admiration à la lecture d'Young et de Klopstock ; j'ai été dans l'étonnement de voir quelle ressource ces deux écrivains avaient trouvée dans leur génie pour suffire aux plans qu'ils s'étaient proposés ; mais j'ai reconnu, en même temps, que s'ils

avaient été plus instruits du pays qu'ils parcouraient, ils n'auraient pas suppléé par des ornements de littérature et de poésie aux profondes vérités qu'ils ignoraient. Un seul passage de nos prophètes efface tous les prodiges de leur plume. Milton lui-même était un peu sujet à l'astral ; il ne sentait sa verve que dans les équinoxes.

423

Rousseau était meilleur que moi, je l'ai reconnu sans difficulté. Il tendait au bien par le cœur ; j'y tendais par l'esprit, les lumières et les connaissances. C'est là ce qui nous caractérise l'un et l'autre. Je laisse cependant aux hommes de l'intelligence à discerner ce que j'appelle les vraies lumières et les vraies connaissances et à ne pas les confondre avec les sciences humaines qui ne font que des orgueilleux et des ignorants.

427

Un de mes torts les plus graves et auquel cependant je ne fais attention que bien tard, c'est de m'être trop livré dans ma vie à la gaieté et à la plaisanterie. Ce frivole usage de l'esprit est pernicieux à ceux qui veulent marcher dans la carrière de la sagesse. Non seulement cela donne à leur esprit une teinte de légèreté qui l'empêche de prendre la partie la plus substantielle des vérités dont il doit se nourrir ; mais cela fait encore que son cœur, à la longue, passe aussi dans ce même esprit et finit par s'évaporer. Malheur à celui qui ne fonde pas son édifice spirituel sur la base solide de son cœur en perpétuelle purification et immolation par le feu sacré ! Ce n'est que cet or-là qui peut être employé par le grand Betzaléel.

429

Au milieu des maux qui ravagent ma patrie et qui m'épargnent, je n'ai pu m'empêcher d'éprouver un moment de surprise de voir que moi qui ai si mal profité des grâces de Dieu, il me traite comme s'il n'avait aucun reproche à me faire, tandis que nombre d'hommes auraient mille fois mieux que moi profité de ces mêmes grâces, s'ils les eussent reçues, non seulement en ont été privés, mais sont traités comme s'ils en avaient abusé. Mais j'ai

appris que personne de nous ne sait ce qu'il a de caché au fond de notre être, si Dieu ne nous le révèle, et que ce qui occasionne quelquefois cette étonnante prédilection de Dieu pour certains hommes, c'est le grain de son propre désir qu'il lui a plu de placer en eux et sur lequel portent tous ses regards et toutes ses attentions.

433

Quand je considère tous les élus de Dieu, depuis le premier âge du monde jusqu'à mon temps, je vois qu'ils ont tous éprouvé la même douleur qui est de sentir la vérité leur rendre plus de biens et de magnificences qu'ils ne pouvaient en répandre autour d'eux. Ainsi, il faut de toute nécessité que tous ceux qui sont dans la carrière, s'attendent à ressentir les mêmes angoisses ; il faut qu'ils renoncent à se trouver en mesure avec les hommes qui les environnent ; il faut qu'ils s'abonnent à ne rencontrer de ces mesures justes, véritables et complètes que dans leur Dieu.

440

Les livres m'ont paru n'être que les fenêtres du temple de la vérité et n'en être pas la porte, c'est qu'en effet ils ne font que montrer les choses aux hommes et qu'ils ne les leur donnent pas. Or, les hommes sont dans un tel état de langueur et de nonchalance, qu'il ne suffit pas de les amorcer, si on ne les entraîne de force. Ce n'est rien que de les attirer, il faut encore les tirer comme des charries pesantes et inertes ; aussi le Réparateur, qui était la voie, n'a point fait de livres, mais il a monté en haut sur la croix, afin d'attirer et de tirer tout à lui.

446

Dieu a dit qu'il recueillait où il n'avait point semé, et moi j'ai été obligé presque continuellement de semer où il n'y avait point de terre. Les hommes que j'ai vus, exigeaient qu'au moment où ils paraissaient, je fusse toujours prêt à leur montrer la fin et, cependant nous nous voyions si rarement qu'ils ne se mettaient pas seulement au commencement. Il faut beaucoup de temps pour se mettre même à ce commencement.

451

J'ai observé combien les hommes se trompaient sur le bonheur de ce monde. Ce bonheur ne leur est accordé que pour qu'ils aillent plus loin et pour qu'ils montent. Au contraire, ils s'y arrêtent ; ils font comme les chrétiens, dans les choses religieuses ; ils prennent le moyen pour le terme et quand ce moyen qu'ils prennent pour le terme leur est ôté, ils tombent ; au lieu que s'ils étaient montés plus haut, l'échelle pourrait se retirer, qu'ils resteraient encore sur leurs pieds.

453

J'ai senti qu'il n'y avait que deux manières de trouver la vérité ; l'une, le silence absolu et plus exclusif même que celui des Pythagoriciens, pourvu que le désir interne soit allumé ; l'autre, de parler toujours de cette vérité et de ne parler que de cela. Ce qui fait que les hommes la trouvent si rarement et finissent par ne plus croire qu'elle existe : c'est qu'ils parlent toujours et ne parlent jamais d'elle.

456

Combien de fois ai-je été à portée de faire une triste réflexion sur les humains, c'est qu'ils ressemblent presque tous à un homme qui serait tombé dans un fleuve et qui attendrait, pour se mettre à nager, que ce fleuve fut desséché, espérant toujours que les eaux vont s'écouler. Combien de fois n'ai-je pas été cet homme-là ?

458

En considérant l'état de l'homme dans ce bas monde et ma situation personnelle au milieu de tant de mortels, dont je ne peux attendre aucun secours spirituel et même à qui je n'en peux pas procurer, il m'est venu en pensée de me regarder là où je suis, comme le Robinson de la spiritualité et obligé, comme lui, de pourvoir seul à ma *subsistance*, de me défendre des animaux voraces, et d'employer sans cesse tout mon être à ma préservation et à mon entretien. Mais je me suis trouvé comme lui, une confiance qui me procure des consolations et une forte

espérance, qu'un jour quelque vaisseau hospitalier viendrait me tirer de mon désert.

459

Peu de gens croiraient ce que je vais dire et ce que j'ai senti, c'est que dans les plus grandes tribulations et dans les plus grandes injustices que nous puissions éprouver, nous serions encore plus embarrassés de nos prospérités et de nos faveurs que tourmentés par nos maux et nos désastres, si nous avions soin de contempler les secours puissants qui nous entourent et ne nous abandonnent jamais.

468

Je sens au fond de mon être une voix qui me dit que je suis d'un pays où il n'y a point de femmes. Voilà pourquoi, sans doute, toutes les entreprises maritales qu'on a faites pour moi, ont manqué. Cela n'empêche pas que, depuis que j'ai acquis de profondes lumières sur la femme, je ne l'honore et ne l'aime mieux que pendant les effervescences de ma jeunesse, quoique je sache aussi que sa matière est encore plus dégénérée et plus redoutable que la matière de l'homme.

472

Dans les causes célèbres, j'ai parcouru le procès de Mme S... et de ses enfants, avec lesquels elle avait tué son mari. C'était une famille de Marseille. Le crime resta caché plusieurs mois. Il fut découvert par une méprise de M. de Cavoy qui, en remettant à M. de Pontchartrain, alors chancelier, des papiers d'affaires à examiner, y glissa parmi, sans y faire attention, une lettre où tout le crime était détaillé. Ce n'est pas seulement cette marche secrète de la justice qui m'a frappé dans cet événement, c'est la vive et touchante éloquence du capucin qui, en accompagnant les criminels au supplice, à Aix, disait au peuple : priez pour ces malheureux, mais priez aussi pour vous ; nous sommes tous des pécheurs et si vous voyez comment Dieu traite ceux-mêmes à qui il pardonne, jugez comment il traitera ceux à qui il ne pardonnera point et qui n'auront point fait pénitence. Si les capucins n'avaient

jamais dit que de ces choses-là, et qu'ils n'eussent pas mis leur vertu dans leur froc, on ne les aurait pas tant méprisés. Celui dont il est question, ramena à des sentiments si repentants et si pieux, les pénitents dont il s'était chargé, qu'ils furent un exemple de dévouement et de résignation, après avoir été la honte de l'humanité : ce sont ces mouvements puisés dans la sublime logique de l'amour, qui ont toujours eu sur moi le plus d'empire.

479

La chose qui m'a paru la plus rare, en fréquentant les hommes, c'est d'en rencontrer un qui logeât chez lui ; ils logent presque tous en chambre garnie et encore ce ne sont pas là les plus dénués et les plus à plaindre ; il en est qui ne logent que sous les portes, comme les Lazaronis de Naples ou même à la belle étoile, tant ils ont peu de soin de conserver leur maison patrimoniale et de ne se pas laisser évincer de leur propre domaine.

482

N'est-ce pas une douleur pour la pensée, de voir que l'homme passe sa vie à chercher comment il la passera ! J'ai malheureusement à me faire ce reproche-là comme les autres hommes, tandis que j'avais reçu bien plus de secours qu'eux pour m'en préserver.

488

Ma secte est la providence ; mes prosélytes, c'est moi ; mon culte, c'est la justice ; il y a longtemps que tel est le fond de toutes mes idées, de tous mes sentiments et de toute ma doctrine. Plus j'avance en âge, plus ces principes et ces mouvements se fortifient en moi, parce que la nourriture que prend mon esprit est absolument dans le même genre. Il n'est pas étonnant que ce rapport et cette correspondance laissent en moi des effets qui leur soient analogues.

505

C'est une triste vérité que j'ai malheureusement trop éprouvée, que non seulement nous ne nous instruisions

que par nos fautes ; mais l'on pourrait dire même, que par nos crimes. Il est certain que j'ai toujours appris quelque chose de grand à la suite de quelque grand écart, surtout la bêtise de l'ennemi et l'amour du père.

507

Voici comment je me suis figuré ce que c'était qu'un sage, en comparaison du reste des hommes. Je me suis dit qu'un sage (toutefois dans le sens complet qui s'étend jusqu'à la formation de langues) était un homme qui prenait autant de soin de cacher ce qu'il avait, que les autres en prennent pour montrer ce qu'ils n'ont pas.

536

Pendant mon séjour à Paris, depuis la Révolution, j'ai été à portée d'apercevoir le ton des gens de Cour. Dans le temps où ils étaient alimentés par l'atmosphère royale, leur orgueil, leur cupidité et toutes leurs autres corruptions ne perçaient qu'au travers d'une amabilité et d'une élégance de ton et de manière d'être qui faisait passer pardessus tout. Aujourd'hui que cette source n'existe plus pour eux, on ne voit presque plus en eux que ce qui était caché sous ces dehors si séduisants. Ils méprisaient le marchand lorsqu'ils avaient la certitude d'être distingués par leurs titres. Aujourd'hui qu'ils ne seraient plus distingués par leurs titres, ils se font marchands, afin d'être distingués par leur fortune ; car toute leur frayeur est d'être confondus avec les autres hommes. Autrefois ils étaient environnés de tout ce qu'il y avait de fameux en tout genre et cette seule approche étendait quelquefois des voiles sur leur ignorance ; aujourd'hui dénués de cette ressource, leur ignorance plate et grossière se montre à découvert. Autrefois ils étaient contenus par l'apparence de la moralité et par la décence extérieure qu'il fallait affecter à la Cour ; aujourd'hui la brutalité et la grossièreté végètent seules : et c'est par ces tristes effets que j'aurais appris ce qu'il y avait au fond d'un homme de Cour, quand je ne l'aurais pas vu, pour ainsi dire, dès les premiers moments de ma vie où j'ai été à portée d'exercer ma pensée.

548

Le bien-être terrestre m'a paru si bien un obstacle au progrès de l'homme et la démolition de son royaume en ce monde un si grand avantage pour lui, qu'au milieu des gémissements qu'occasionnait le renversement des fortunes pendant la Révolution, par une suite de la maladresse et de l'ignorance de nos Législateurs, je me suis souvent trouvé tout prêt à prier que ce genre de désordres s'augmentât encore, afin de faire sentir à l'homme la nécessité de s'appuyer sur son véritable soutien dans tous les genres.

553

Quand on me demande si je crois aux revenants, je réponds que non, parce que je ne crois point aux *s'en allant*s attendu que malgré notre mort terrestre, nos esprits ne s'en vont réellement point, et que c'est leur affection qui fait toute leur localité.

576

Deslandes, officier au régiment de Bretagne, me qualifia un jour du titre de spiritualiste, par opposition à celui de naturaliste auquel probablement ses succès dans le magnétisme lui feraient donner la préférence. Malgré son esprit qui est très aimable, et ses vertus héroïques, il ignore que ce n'est point assez pour moi d'être spiritualiste ; et s'il me connaissait, loin de s'en tenir là, il m'appellerait *diviniste* : car c'est mon vrai nom.

591

Heureux ceux qui n'arrivent qu'avec leurs larmes ! J'ai l'espérance que telle sera un jour ma destination ; c'est l'ensemble des développements et des mouvements de ma vie passée, qui entraîne mon esprit à ces conjectures.

592

Plus l'œuvre qui m'appelle et qui m'attend est grande, plus elle me préserve de l'orgueil : car plus je sens qu'il m'est impossible de la faire moi-même.

593

N'est-ce pas une chose lamentable et déchirante que nous ne sachions, pour ainsi dire, connaître l'amour de Dieu pour nous, que par nos crimes ? Si nous le trouvons si doux et si grand, quand nous nous sommes égarés, que doit-il donc être, quand nous sommes sages et vertueux ? Oui, ce serait par l'intérêt même de nos plaisirs, que nous devrions être fidèles à ses préceptes et à ses lois. Malheureux ennemi de l'homme, tu sais trop combien tu y perdrais toi-même, s'il était sage, pour que tu ne t'occupes pas sans cesse du soin de l'en empêcher ; mais tu ignores aussi que Dieu est doux, même après nos crimes et que par là tous tes projets sont déçus : car comme tu as perdu la science du commencement des choses, tu ne peux avoir celle de leur terme et de leur fin.

594

Un des grands objets de la Révolution française a été de montrer aux hommes ce qu'ils deviendraient, si Dieu les abandonnait entièrement à la fureur de Sa justice, c'est-à-dire, à la fureur de leurs ténèbres. Il a voulu leur faire apercevoir la racine infecte sur laquelle repose le règne de la puissance humaine ; Il a voulu leur apprendre visiblement qu'Il est la source d'une puissance bien plus aimable et plus salutaire pour eux. Mais hélas ! Combien y en a-t-il qui profiteront de la leçon ! Combien n'y en aura-t-il pas au contraire qui, dès le lendemain que l'épreuve sera passée, oublieront le service que la main suprême avait voulu leur rendre par là, et se replongeront de nouveau dans le fleuve d'oubli ou dans le torrent ! Qui ne gémirait pas de voir combien l'homme est difficile à pêcher dans cette eau trouble, combien de fois le pêcheur jette le filet en vain et sans rien prendre ! Malheur, malheur à ceux qui laisseront passer sans profit la grande leçon qu'on nous donne ! Elle tendait à nous rapprocher de

Dieu et les malheureux hommes ne font et ne feront que s'en éloigner davantage.

597

Salomon a dit avoir tout vu sous le soleil. Je pourrais citer quelqu'un qui ne mentirait point, quand il dirait avoir vu quelque chose de plus : c'est-à-dire, ce qu'il y a au-dessus du soleil et ce quelqu'un-là est bien loin de s'en glorifier.

598

Avant de nous plaindre des maux que nous souffrons et des privations que nous éprouvons, surtout si c'était par l'ordre de la providence, nous devrions commencer par la remercier des biens qu'elle nous fait et des présents continuels qu'elle nous envoie.

601

Saint Paul aurait consenti d'être anathème pour le salut de ses frères ; avec combien plus de justice devrions-nous consentir d'être anathème pour Dieu, c'est-à-dire pour que Sa gloire arrive ! Aussi j'ai eu quelquefois, par Sa grâce, le bonheur de Lui dire que, quand même Sa gloire devrait me couvrir de honte et me perdre à cause de mes crimes, je Le priais de ne pas s'arrêter, tant je sentais en moi le désir qu'Il avançât dans Ses voies et qu'Il étendît Sa connaissance et Sa lumière parmi la famille humaine, la seule qui puisse le sentir, le contempler et le louer !

603

Malgré les fautes et les imprudences que j'ai commises dans l'administration de mon talent, je me suis senti souvent un tel respect pour les hautes vérités, (surtout dans le genre actif) que j'aurais quelquefois préféré de passer pour un homme vicieux et souillé, que pour un homme qui fût parvenu à ce haut rang. J'aurais voulu, pour ainsi dire, envelopper ces hautes vérités sous une écorce repoussante, pour les laisser ignorer au vulgaire et au temps, persuadé, comme je suis, que ni l'un ni l'autre

ne sont dignes qu'elles leur soient connues et qu'elles approchent d'eux.

606

La grande et respectable vérité m'a toujours paru si loin de l'esprit des hommes, que je craignais bien plus de paraître sage que fol à leurs yeux. Aussi, combien de fois me suis-je jeté devant eux dans des gaietés et des paraboles forcées qu'ils ne pouvaient expliquer qu'à mon détriment. Je sens même que quelquefois j'aurais poussé la crainte d'être connu d'eux jusqu'à me laisser voiler par le vernis des vices et de la souillure. Et c'est là une de mes grandes douleurs dans ce monde ; car Dieu sait si je les aime ces malheureux mortels et combien je voudrais qu'ils connussent les véritables sentiers par où ils devraient marcher.

609

Autrefois je mettais beaucoup de mystère pour leur parler de ces voies qui conduisent à la vérité ; aujourd'hui je prends une route plus analogue à ma franchise, je montre le but tout de suite à ceux, toutefois, qui ne sont pas éraillés par les doctrines philosophiques ; je le leur montre, en leur disant que ce n'est pas moi qui peux les y conduire et je me trouve bien de cette méthode.

614

Je n'ai rien avec ceux qui n'ont rien ; j'ai quelque chose avec ceux qui ont quelque chose ; j'ai tout avec ceux qui ont tout : voilà pourquoi j'ai été jugé si diversement dans le monde et la plupart du temps si désavantageusement. Car, dans le monde, où sont ceux qui ont tout ? Où sont même ceux qui ont quelque chose ?

618

Le passage de l'Évangile : voici à quels signes on les reconnaîtra ; les poisons ne leur feront point de mal ; ils toucheront des serpents, etc., s'est vérifié sur moi dans l'ordre philosophique. J'ai lu, vu, écouté les philosophes de la matière et les docteurs qui ravagent le monde par

leurs instructions et il n'y a pas une goutte de leur venin qui ait percé en moi ni un seul de ces serpents dont la morsure m'ait été préjudiciable. Mais tout cela s'est fait naturellement en moi et pour moi : car lorsque j'ai fait ces salutaires expériences, j'étais trop jeune et trop ignorant pour pouvoir compter mes forces pour quelque chose.

619

Combien l'atmosphère du monde et ses usages retiennent l'homme dans l'ignorance et l'empêchent de trouver la vérité, lors même que cet homme paraît tant la chercher ? Ces malheureux hommes sentent bien en eux le besoin de cette vérité ; ils savent même faire des tableaux satyriques et mordants contre ceux qui s'éloignent d'elle et qui nous trompent. Mais tout en paraissant désirer qu'elle vienne s'établir dans son temple, ils ont soin d'en murer à chaux et à sable les portes et les fenêtres et après l'avoir ainsi empêché d'entrer en eux, ils se moqueraient et riraient hautement de quelqu'un qui prétendrait avoir fait une plus ample connaissance avec elle.

621

Si nous sommes sages, nous servons de risée aux gens du torrent ; si nous sommes fous, nous faisons rire le démon. A quelles extrémités nous trouvons-nous exposés ici-bas ?

626

La prière de l'Espagnol : *Mon Dieu, garde-moi de moi*, tient à un mouvement bien salutaire, quand nous pouvons le réveiller en nous ; c'est celui de sentir que nous sommes le seul être dont nous devons avoir peur sur la terre ; tandis que Dieu est le seul être qui n'ait peur que de ce qui n'est pas Lui. On pourrait ajouter à la prière ci-dessus, la prière suivante : *Mon Dieu, ayez la bonté de m'aider à m'empêcher de Vous assassiner.*

631

J'en veux bien moins à un idolâtre qu'à un déiste, parce que celui-ci abjure et proscriit toute communication entre l'homme et Dieu et que l'autre ne fait que se tromper sur le mode et l'organe de cette communication.

633

Une des vives douleurs de mon âme est de voir combien est grand le péché qui dévore le monde. Car ce péché n'est autre chose que de s'abandonner universellement à l'inquiétude, à la défiance et à tous ces mouvements cupides et impatientes qui entraînent tous les humains, tandis qu'ils ont si près d'eux l'abondante source qui pourrait leur procurer tout ! Ils sont dans Dieu, ils vivent par Dieu, ils vivent de Dieu et, cependant, ils vivent comme si Dieu était absent ou plutôt comme si Dieu n'était point.

634

Je me suis dit quelquefois que l'homme était un être qui traversait sans parapluie la région orageuse de cette nature toujours remplie de tempêtes ; et je disais aussi avec la gaieté qui m'est assez ordinaire, qu'il y paraissait à sa frisure.

635

Il y a pour la prière un degré encore plus élevé que celui du n° 626. C'est de sentir que la seule prière que nous aurions à faire, ce serait de travailler continuellement à ne pas empêcher de prier en nous Celui qui ne peut cesser de prier pour nous, soit en nous, soit hors de nous : car c'est en nous qu'Il aime le mieux prier, puisque nous sommes Son oratoire ; mais quand nous ne Lui laissons pas l'accès libre, Il va prier hors de nous et Il emporte Sa paix avec Lui.

637

Quelquefois nos crimes tournent à notre profit, grâce à la grande miséricorde divine : car les retours qu'ils nous

font faire sur nous-mêmes, excitent en nous une sensibilité qui dispose notre cœur à en éprouver une d'un genre bien supérieur et Dieu profite de cette disposition pour nous envoyer cette incomparable sensibilité : voilà comment l'infinie sagesse a l'industrie de tirer en nous le bien du mal.

642

Ce n'est pas la tête qu'il faut se casser pour avancer dans la carrière de la vérité, c'est le cœur.

647

Il est bien aisé de reconnaître que dans les joies de notre matière, ce n'est pas nous qui sommes heureux, c'est notre bestialité.

648

Avant de nous livrer à des actes importants, nous aurions trois conseils à consulter :

- 1) Si nous pouvons ;
- 2) si nous voulons ;
- 3) si nous devons.

Malheureusement presque toujours ce sont les circonstances qui nous tiennent lieu de volonté ou de désir et ce sont nos volontés et nos désirs qui nous tiennent lieu de devoirs. Voilà pourquoi il y a si peu de choses dans l'ordre et pourquoi il y a tant de déceptions et d'infortunes parmi les hommes.

651

Homme, veux-tu faire quelques progrès dans la carrière de la sagesse et de la vérité, n'y entre pas que tu n'aies en quelque façon écrasé le monde entier sous tes pieds comme une punaise.

653

Ma douleur, dans la Révolution française, a été de voir que, parce qu'on rejetait les vigneron, la plupart des hommes croyaient aussi qu'il fallait rejeter la vigne.

657

Bien des gens disent souvent qu'ils sont bien payés pour croire que notre royaume n'est pas de ce monde ; mais ils ne disent cela que parce qu'on leur ôte leurs possessions et leurs jouissances dans ce monde, tandis que, pour parler juste, ils ne devraient dire cela qu'autant qu'ils auraient reçu en effet quelques portions des trésors de l'autre royaume. Il n'y a que ce moyen-là d'en faire la comparaison.

659

Combien de fois les raisonneurs m'ont-ils affligé, en disant avec leur ténébreuse et arrogante raison : l'homme naît sans plaisir, vit dans l'extravagance et meurt dans la douleur ; à quoi donc servait-il de le créer, pour être ainsi un tableau exclusif des ténèbres et de la souffrance ? Mais j'avais à leur dire : pourquoi faites-vous cette question, si vous croyez qu'on n'y peut répondre ; et pourquoi avez-vous besoin de la faire, si vous êtes dans votre situation naturelle, et s'il n'y en a pas pour vous une autre que celle où vous êtes ? Or, s'il y en a une autre, que n'essayez-vous de la connaître avant de vous plaindre ? Peut-être qu'alors vous ne vous plaindriez plus comme vous faites.

661

Bien souvent je me suis aperçu, à ma honte et à celle de l'humanité, que les afflictions que nous nous faisons nous-mêmes, étaient beaucoup plus rudes que celles que Dieu nous envoyait. Peu de gens savent dire, *lætati sumus pro diebus, etc.* (Ps. 89,15).

665

On m'a jugé inconstant dans les choses de ce monde : on aurait plutôt dû me juger indécis, si je devais m'y livrer. Car, en effet, j'ai été souvent en combat entre l'attrait de ces choses et la persuasion que le monde et moi nous n'étions pas faits l'un pour l'autre.

666

J'ai vu les hommes abandonnés généralement à un tel néant, que j'en étais grandement étonné, qu'ils ne fussent pas encore plus méchants et plus malheureux, tant ils laissaient en eux de portes ouvertes au mal ; et c'était là pour moi aussi une des plus grandes preuves de la surveillance continuelle de la providence, qui en agit avec eux comme avec des enfants qu'il ne faut pas quitter un seul instant et qu'il faut préserver sans cesse de ce dont ils ne se préservent pas eux-mêmes. Sans ma grande affaire (l'amour de la sagesse), j'aurais pu, peut-être, devenir encore plus nul et plus méchant que les autres hommes : car j'étais né beaucoup plus faible.

674

Une de mes plus utiles voies a été de viser constamment et opiniâtrement au *tout à l'heure*, au *tout entier*, au *partout* et au *perpétuellement*.

678

Tous les gens du monde ont deux fois plus d'esprit que moi : voilà pourquoi je me trouve à la fin en avoir toujours plus qu'eux, parce que je ne me sers que de celui que j'ai, au lieu qu'ils cherchent à se servir d'un autre esprit que celui que la nature leur avait donné et que, selon les principes, *un* doit l'emporter sur tout autre nombre ; ou que, selon une proposition connue, l'esprit qu'on veut avoir nuit à celui qu'on a.

679

Au sujet des effroyables tribulations qui ont affligé la France pendant la Révolution, on m'a fait quelquefois des

objections sur le sort de tant de personnes qui ont eu l'air d'être comme abandonnées de la providence. Ce que j'ai eu de mieux à répondre est que nous sommes tellement affaissés dans la région inférieure et matérielle, que quand cette région vient à être troublée pour nous ou à nous être ôtée, nous croyons que tout nous est enlevé et que nous sommes sans ressource. Nous sommes comme l'écolier au collège ; lorsqu'on le condamne au fouet, il pleure comme si tout était perdu pour lui ; il se croit mort, parce qu'il prend son derrière pour toute sa personne.

Il n'en est pas moins vrai que le sort des malheureux qu'a fait la Révolution, est véritablement lamentable. Moi-même j'ai été embarrassé un moment de résoudre cette question ; mais comme j'ai cru à la main de la providence dans notre Révolution, je puis bien croire également qu'il est peut-être nécessaire qu'il y ait des victimes d'expiation, pour consolider l'édifice et sûrement alors je ne suis pas inquiet sur leur sort, quelque horrible que soit dans ce bas monde, celui que nous leur voyons éprouver.

680

L'aumône ne m'a pas paru tenir à l'œuvre, quoi qu'elle tienne à notre purification et qu'elle couvre beaucoup de péchés, comme dit l'Écriture. Aussi, cette aumône, quand je l'ai faite, ne m'a pas paru une chose si importante par rapport à l'œuvre, quoiqu'elle le soit infiniment par rapport à notre salut. Il me semble que, quand j'ai donné à un malheureux et que j'ai soulagé un pauvre, je n'aie pas même fait là une chose qui puisse se compter, tant cela va de droit. Cette manière de sentir de ma part vient de ce que je n'ai de véritable et entier attrait que pour l'œuvre que pour ce qui tient à l'œuvre et pour ce qui nous avance vers l'œuvre. Aussi le monde qui ne sait pas ce que c'est que l'œuvre, s'extasie-t-il devant la bienfaisance et devant l'aumône et puis il reste là.

681

Dans mes gaietés, je me suis avisé quelquefois de nommer l'homme, le *cicérone* des régions divines et des curiosités éternelles.

683

Quelquefois, je me persuade que j'ai passé le monde, comme dans ma jeunesse j'en ai passé de bonne heure la frivolité. Mais si, dans le vrai, j'ai passé le monde de mon intelligence, je sens bien que mon homme de péché est bien loin d'être au-delà de ce monde et qu'il en est presque toujours en-deçà.

684

Parmi les douleurs spirituelles que j'ai si fréquemment éprouvées et qui semblent être ma destination dans ce monde, il y en a une qui est comme journalière pour moi, c'est de voir les hommes si peu curieux de s'expliquer les choses. Cela me prouve ou qu'ils n'ont point en eux le moindre désir au-dessus de ceux qui sont de la classe de la bête ou que s'ils ont déjà quelques aperçus des vérités supérieures, il faut qu'ils les jugent bien mal de croire qu'elles s'arrêtent au point où ils sont parvenus et qu'elles ne procèdent pas à tous les instants et n'engendrent pas sans cesse d'elles-mêmes des vérités nouvelles.

685

On me dit toute la journée dans le monde : telle idée, telle opinion sont reçues. On ne sait pas qu'en fait d'opinions et d'idées philosophiques, j'aime beaucoup mieux les choses qui sont rejetées, que celles qui sont reçues.

690

En causant un soir avec ma cousine Perchais, je lui dis que la raison pour laquelle je me jetais avec tant d'ardeur et si exclusivement dans ma vie supérieure et providentielle, c'est que par moi-même j'étais l'être le plus chétif et le plus dénué qui fut au monde, et que sans cette voie si dominante et si impérieuse pour moi, je n'aurais absolument rien. Il y en a qui sont traités autrement que moi et comme dans leur qualité d'hommes, on leur a donné plus qu'à moi, ils n'ont pas besoin de remonter si haut que moi pour trouver leur subsistance. Mais ce que je fais pour mon compte, j'engage aussi beaucoup les

autres à le faire pour leur plaisir et leur bonheur. Voilà un de mes traits les plus réels.

693

Quand je paraîtrai devant le tribunal de Dieu, je Lui dirai : je sais que j'ai été souillé, que j'ai mille fautes à me reprocher et qu'il est impossible que Vous ne me fassiez pas subir toutes les rigueurs de la purification. Mais je sais aussi que Vous m'avez envoyé mille faveurs et mille bontés qui ne sont que Vous-même et qui se sont tellement combinées avec moi, qu'elle et moi ne faisons plus qu'un, il est donc impossible que Vous me rejetiez à jamais de Votre face : car si Vous m'en rejetiez, il faudrait que Vous Vous en rejetassiez Vous-même.

694

Il y a un nombre infini de gens qui ne peuvent prier sans image et sans Crucifix. Ils ne savent pas que la seule image qu'il nous soit permis et utile de contempler, c'est nous, comme étant les seuls qui soyons l'image de Dieu. Ils ne savent pas non plus que ce n'est pas devant les yeux, mais dans le cœur, que nous devrions chercher à avoir le Crucifix, que même nous devrions chercher à y avoir le crucifié, afin de pouvoir en chasser le crucifiant.

696

Melle Lecouvreur, au lit de la mort, dit à ses amis qui la regrettaient, qu'elle ne laissait au monde que des mourants ; je pourrais en dire un peu plus qu'elle, c'est que tous les hommes de la terre ne m'offrent, pendant toute leur vie, que l'image de leur enterrement, tant au moral qu'au physique. Leur corps ne sort du sein de leur mère, que pour marcher chaque jour vers leur cimetière ; d'où m'est venu ce vers : *Ce long enterrement qu'on appelle la vie...* Et leur esprit ne se met en mouvement que pour s'acheminer sans cesse vers les ténèbres qui sont leur sépulcre.

707

Notre culte religieux, tel qu'il est devenu par l'ignorance, n'avance pas beaucoup l'homme ; mais, malgré son efficacité précaire, il a une pompe qui fixe les sens grossiers et inférieurs et qui les empêche au moins, pour un moment, de s'extraligner et de s'extravaser comme ils le font sans cesse. En outre, les âmes pures comme les âmes fortes ont toujours, dans ce culte, des profits à faire ; ainsi, gare à ceux-mêmes qui ne sont que les instruments de son abolition ; mais gare encore plus à ceux qui en sont les causes.

708

Voulez-vous que votre esprit soit dans la joie ? Faites que votre âme soit dans la tristesse.

721

En réfléchissant sur les rigueurs de la justice divine, qui ont tombé sur le peuple français dans la Révolution et qui le menacent encore, j'ai éprouvé que c'était un décret de la part de la providence ; que tout ce que pouvaient faire, dans cette circonstance, les hommes de désir, c'était d'obtenir par leurs prières que ces fléaux les épargnassent ; mais qu'ils ne pouvaient atteindre jusqu'à obtenir de les empêcher de tomber sur les coupables et sur les victimes.

722

Quand les hommes du monde voient un homme de Dieu avancer dans les voies, ils rient de lui ; quand un homme de Dieu voit les gens du monde avancer dans leurs mesures fausses et nulles, il pleure, il implore sur eux la miséricorde.

726

Le 21 janvier 1797, on a fait, à Paris, dans l'église de Notre-Dame, une fête où les autorités constituées ont juré haine à la Royauté. Cette fête, correspondant à la mort de Louis XVI, a paru féroce à plusieurs. Pour moi qui ne

veux la considérer ici que sous le rapport religieux, j'ai trouvé que faire jurer la haine dans le lieu où doit siéger l'amour, c'était accomplir la prophétie de Daniel : lorsque l'abomination de la désolation sera dans le temple, etc.

727

Si nous nous persuadions bien que tout ce qui ne concerne que notre monde temporel, et toutes ses variables situations passagères qui nous occupent tant, ne sont pas seulement dignes d'entrer un instant dans le véritable miroir où Dieu se contemple, nous ne murmurerions pas tant de nos prétendus malheurs et de nos imaginaires afflictions. Il n'y a qu'un mal que Dieu compte, c'est celui qui nous tient éloignés de notre centre et qui nous empêche d'y tomber comme nous y tomberions par notre propre pente, si nous ne cherchions pas continuellement à accumuler les obstacles.

740

J'ai désiré de faire du bien, mais je n'ai pas désiré de faire du bruit, parce que j'ai senti que le bruit ne faisait pas de bien, comme le bien ne faisait pas de bruit.

743

On m'a regardé assez généralement comme un illuminé, sans que le monde sache toutefois ce qu'il devrait entendre par ce mot. Quand on me taxe ainsi, je réponds que cela est vrai ; mais que je suis un illuminé d'une rare espèce, car je peux, quand il me plaît, me rendre tellement comme une lanterne sourde, que je serais trente ans auprès de quelqu'un, qu'il ne s'apercevrait pas de mon illumination, s'il ne me paraissait pas fait pour qu'on lui en parlât et combien il s'en trouve peu de ce nombre !

749

J'ai fait quelquefois de grandes fautes ; mais par la bonté de la providence, ces grandes fautes m'ont préser-

vé de faux pas qui auraient, peut-être, été plus grands encore.

751

Une des choses qui m'a le plus frappé dans les récits que m'a faits M. Moulard, de la conduite de Louis XVI, lors de son procès, a été de ce qu'il aurait été tenté, comme Roi, de ne pas répondre à ses juges qu'il ne reconnaissait pas pour tels, mais de ce qu'il oublia sa propre gloire, disant que l'on ne pouvait pas savoir ce que ses réponses pourraient produire et qu'il ne fallait pas refuser à son peuple la moindre des occasions qui pourraient l'empêcher de commettre un grand crime. J'ai trouvé beaucoup de vertu dans cette réponse. Au reste, M. Moulard m'a conté nombre de traits des plus surprenants, et en même temps des plus horribles qui se sont passés dans notre Révolution et que j'ignorais. Mon âme s'est déchirée au récit de toutes ces injustices et j'ai senti que, dans de pareilles situations, le courage était facile, parce que le sentiment de l'injustice était plus fort que celui de la vie. Aussi, presque toutes les victimes sont mortes en héros. Quelle peine peut se comparer à celle de sentir que tous ces meurtriers ont envoyé par là d'avance au tribunal suprême de nombreux témoins qui les accusent et les condamnent avant même l'heure de la sentence.

752

Il n'y a dans le monde, pour l'homme, qu'un seul état qui soit sans inconvénient, c'est celui où il souffre dans l'esprit et pour l'esprit. Toutes les autres souffrances pourraient lui être utiles, s'il savait en tirer parti, parce qu'elles mâteraient l'homme de matière qui n'est toujours que trop prêt à se faire roi ; mais, presque toujours elles ne font autre chose que de donner jour à des murmures, à des blasphèmes, quand on n'a pas eu le bonheur de connaître les souffrances de l'esprit les premières.

753

L'autre monde me paraît être le véritable hôpital de celui-ci ; c'est ce qui m'a fait penser quelquefois combien

il est inutile de chercher à guérir ici-bas ceux qui ne veulent pas se guérir eux-mêmes.

760

Une personne, dont je fais grand cas, me disait quelquefois que mes yeux étaient doublés d'âme. Je lui disais moi, que son âme était doublée de bon Dieu et que c'est là ce qui faisait mon charme et mon entraînement auprès d'elle.

763

C'est parce que je suis venu dans le monde avec dispense, comme je l'ai dit et écrit plusieurs fois, que le genre qui m'est donné, ainsi que tous les délices qui l'accompagnent, sont invisibles et inconnus au monde. Lui et moi nous ne sommes pas du même âge ; c'est aussi pour cela que les tribulations temporelles m'atteignent peu.

765

Nous nous étonnons de ce que l'expérience des autres hommes ne nous sert à rien ; mais la nôtre même nous est inutile, puisque nos propres fautes ne nous corrigent pas. Comment pouvons-nous donc nous flatter que l'expérience des autres nous soit plus profitable ?

775

Les hommes devraient s'aider mutuellement à corriger leur mauvaise destinée et ils ne font, au contraire, que s'en punir les uns les autres.

776

J'abhorre l'esprit du monde et, cependant, j'aime le monde et la société. Voilà où les trois quarts et demi de mes juges se sont trompés.

780

Les faiblesses retardent, les passions égarent, les vices exterminent.

784

Saint Paul se plaint de faire quelquefois le mal qu'il ne veut pas. Je dois me louer ou plutôt louer Dieu du contraire ; car c'est une vérité que Sa bonté a été quelquefois assez grande envers moi, pour me faire faire le bien, lorsque je voulais faire le mal.

785

C'est souvent moi qui ai été obligé de commencer à aller chercher Dieu ; mais c'est une chose certaine que jamais ce n'est Lui qui m'a abandonné le premier.

787

Ceux que j'appelle réellement mes amis, je voudrais les voir à toutes les heures et à tous les instants : car ce n'est que par un usage continu de l'amitié, qu'elle peut montrer tout ce qu'elle est et rendre tout ce qu'elle vaut. Ceux qui me nomment quelquefois leur ami et qui n'ont pas ces mêmes idées et ces mêmes désirs sont simplement des amis de surface.

789

En relisant quelques extraits de Swedenborg, j'ai senti qu'il avait plus de ce qu'on appelle la science des âmes que la science de l'esprit et, sous ce rapport, quoiqu'il ne soit pas digne d'être comparé à B... pour les vraies connaissances, il est possible qu'il convienne à un plus grand nombre de gens : car B... ne convient qu'à des hommes entièrement régénérés ou, au moins, ayant grande envie de l'être.

795

Pour prouver qu'on est régénéré, il faut régénérer tout ce qui est autour de nous.

799

Oui, Dieu, j'espère que, malgré mes fautes, Tu trouveras encore en moi de quoi Te consoler.

801

Je répète avec plaisir que le tort de l'homme est de croire qu'il soit ici-bas pour son propre compte, au lieu d'y être pour le compte de Dieu.

805

Les savants du monde ne font que parler et cela sur le faux. Les sages ne parlent point et, à l'image de la sagesse, ils opèrent sans cesse le vif et le vrai.

807

Je n'ai qu'un seul emploi à remplir dans le monde, celui de pleurer ; et cet emploi-là doit me fournir toutes les richesses et tous les plaisirs.

819

Heureux, quand les bons amis, comme les gouttes d'eau qui imbibent la terre, se rencontreront en moi, qu'ils s'y assembleront, qu'ils se lamenteront sur les maux que nous faisons à Dieu, qu'ils s'embrasseront en fondant en larmes, qu'ils se fortifieront tous les sept, en s'immolant les uns les autres et qu'ils recevront le signe de l'acceptation de leurs sacrifices ! Plus heureux encore, lorsque le Divin lui-même s'y rencontrera et qu'il s'y lamentera sur ce qu'on le néglige et qu'on l'outrage !

820

J'ai une persuasion secrète que mon bonheur est bâti sur pilotis.

821

Un bonheur inexprimable pour moi a été de sentir que, quoique je n'aie ni ennemis ni infortunes sur la terre, j'ai pu dire à Dieu : ôtez-moi de ce monde, si Vous voulez et cela non pas demain, mais tout à l'heure.

822

On peut dire des choses de ce monde, ce qui se dit, avec raison, des sciences mathématiques manipulées par la main des hommes, que tout ne s'y fait que par approximation.

826

C'est moins sur les morts que sur les vivants, qu'il faudrait nous affliger ; et, en effet, comment le sage s'affligerait-il sur les morts, tandis que sa journalière et continuelle affliction est d'être en vie ou dans ce bas monde.

827

La société du monde en général, m'a paru comme un théâtre où il faut continuellement passer son temps à jouer son rôle et où il n'y a jamais un seul moment pour l'apprendre. La société de la sagesse, au contraire, est une école où l'on passe continuellement son temps à apprendre son rôle et où l'on attend, pour jouer, que la toile soit levée, c'est-à-dire, que le voile de l'univers ait disparu.

832

C'était *l'Église* qui devait être le prêtre et c'est le prêtre qui a voulu être *l'Église*...

836

Je n'ai trouvé la paix que lorsque je me suis élevé assez vers le monde des réalités, pour pouvoir le mettre en parallèle avec le nôtre et me convaincre par là que ce

monde terrestre, temporel, politique, social n'était qu'une figure.

841

Qu'est-ce que je vois journellement dans le monde ? des gens qui veulent qu'on les traite comme de grandes personnes et qu'il faut cependant conduire comme des enfants.

844

Ma liaison avec Lalande n'a pas été loin. Après m'avoir exposé les bases de son système, qui sont les plus grandes puérités qu'on puisse imaginer, il n'a seulement pas voulu considérer un instant la 1ère observation que j'avais à lui faire. Ainsi, nous en sommes restés là ; et si d'autres circonstances ne nous rapprochent pas, il est probable que nous ne nous reverrons guère. Au reste, quoique je ne croie point à son athéisme, il se trouve cependant placé de manière à ce qu'il ne fasse que s'enfoncer de plus en plus dans son système. L'ennemi a soin de lui former un royaume dans ce monde et il ne lui laisse ni le temps ni le moyen de voir au-delà de ce royaume fantastique et mensonger.

859

Il m'a semblé quelquefois que j'étais gros de mon âme et que je ne pouvais en accoucher qu'en sortant de ce monde. Voilà ce qui me donnait tant d'envie de passer de celui-ci dans l'autre.

867

J'ai senti et je dois avouer qu'il n'y a d'indispensable pour l'homme que ce qu'il peut et doit faire, sans aucun secours des hommes et des circonstances. Voilà pourquoi la vérité est la plus simple et la plus facile de toutes les sciences.

877

Comme la voie par où j'étais appelé à marcher, était à part de tout le monde, il n'est pas étonnant que tout le monde en fût l'adversaire, soit par corruption, soit par ignorance.

886

Souvent, de n'être pas un monstre, cela suffisait pour que je me crusse sage. Qu'est-ce que c'est que l'homme ?

901

J'ai dit quelquefois que Dieu était ma passion. J'aurais pu dire, avec plus de justice, que c'est moi qui étais la Sienna par les soins continus qu'Il m'a prodigués et par Ses opiniâtres bontés pour moi, malgré toutes mes ingratitude : car, s'Il m'avait traité comme je le méritais, Il ne m'aurait seulement pas regardé.

905

Les hommes impétueux et courts d'esprit, quand ils aperçoivent quelques défauts dans leurs semblables ne les expliquent que par la méchanceté et non point par la faiblesse, parce que cette faiblesse n'est point leur analogue. Les hommes doux expliquent, au contraire, les méchancetés de leurs semblables, par de l'erreur et de la faiblesse, parce qu'ils n'ont point leur analogue dans les méchancetés. C'est ainsi que notre jugement tient à la teinte de notre caractère ; mais la seule et vraie teinte qui lui convienne, c'est la douceur et la charité. Il n'y a que cela qui en éloigne tous les nuages ; et quand cette charité se relâche de ses droits, son jugement n'en souffre point, parce qu'elle agit avec connaissance de cause.

906

Quelqu'un disait à Rousseau qui voulait parler : ils ne t'entendront pas. On pourrait souvent me dire la même chose et on pourrait ajouter : ils ne te voudront pas entendre, sans compter qu'il faudrait dire auparavant : ils ne te croiront pas.

911

J'entends souvent parler dans le monde de servir Dieu ; mais je n'y entends guère parler de servir à Dieu : car il en est bien peu qui sachent ce que c'est que cet emploi-là.

928

Il n'est pas pour moi ce proverbe commun : dis-moi qui tu vois et je te dirai qui tu es ; car j'ai presque toujours été obligé d'être le contraire de ceux que je voyais.

930

Ceux qui s'extasient sur la bonté humaine de quelques individus ne me remplissent qu'à moitié ; quelquefois même ils me font souffrir. Car, en fixant ainsi nos yeux et notre admiration sur l'homme, ils nous empêchent de les fixer sur Dieu ou plutôt sur Ses merveilles. Louons Dieu, étudions Ses œuvres ; il n'y a que Lui d'ailleurs qui soit *bon*. Les vertus de l'homme et sa bonté sont si peu de chose, que je ne voudrais presque pas qu'on en parlât, d'autant qu'on doit les supposer nécessairement, si l'on marche dans la ligne et qu'elles sont une condition, *sine qua non*.

931

J'ai vu la marche des docteurs philosophiques sur la terre ; j'ai vu que par leurs incommensurables divagations, lorsqu'ils discutaient, ils éloignaient tellement la vérité, qu'ils ne se doutaient seulement pas de sa présence ; et après l'avoir ainsi chassée, ils la condamnaient par défaut.

932

J'ai eu le bonheur de sentir et de dire, que je me croirais bien malheureux, si quelque chose me prospérait dans le monde.

943

À la manière dont les gens du monde passent leur temps, on dirait qu'ils ont peur de n'être pas assez bêtes.

948

Comme c'était dans la région de l'esprit que j'étais appelé à marcher, il a fallu que je busse jusqu'à la lie la coupe de la bêtise.

952

J'abhorre la guerre, j'adore la mort.

953

J'ai dit quelquefois à Dieu : combats contre moi, comme Jacob contre l'ange, jusqu'à ce que je T'aie béni.

964

Dans les moments où la gaieté me tient, je dis quelquefois que si les hommes s'abusent journellement, en s'efforçant de regarder ce monde-ci par rapport à eux, comme des confitures, la puissance juste et sévère qui le gouverne, ne néglige rien pour leur bien faire sentir qu'il est autre chose ; elle fait avec eux, (et c'est ici ma pointe de gaieté) comme on fait avec les petits chats qui ont fait caca dans l'appartement ; on leur trempe et frotte si bien le nez dedans, qu'ils ne puissent pas méconnaître la chose et qu'ils apprennent par là à n'y pas retourner.

965

C'est parce que l'esprit du monde n'est pas droit, qu'il a besoin d'être adroit. Mais l'esprit de vérité ne se soucie pas d'être adroit, et est au-dessus de cette ressource : toute sa force et toute sa confiance sont dans sa droiture.

969

L'objet du fléau que la Révolution fait tomber sur les nobles est de purger, ceux qui peuvent l'être, des influences d'orgueil que ce titre leur avait communiquées et de les rendre plus nets et plus présentables, lorsqu'ils paraîtront dans les régions de la vérité.

973

Dieu a voulu que je visse tout sur la terre : j'y avais vu longtemps l'abus de la puissance des grands : il fallait bien que j'y visse ensuite l'abus de la puissance des petits.

977

Les gens du monde me traitent de fou, je veux bien ne pas contester avec eux sur cela. Seulement je voudrais qu'ils convinssent que, s'il y a des fous à lier, il y a peut-être au moins aussi des fous à délier et ils devraient au moins examiner dans laquelle de ces deux espèces il faudrait me ranger, afin que l'on ne s'y trompât point.

979

Le bon Jérémie n'était que le Jérémie de Jérusalem. Aujourd'hui il faut être le Jérémie de l'universalité.

980

Les gens du monde croient qu'on ne peut pas être un saint, sans être un sot. Ils ne savent pas, au contraire, que la seule et vraie manière de n'être pas un sot, c'est d'être un saint.

981

Ce n'est pas assez d'avoir de l'esprit, il faut avoir de la spiritualité.

982

Comment s'entendre avec les gens du torrent au sujet du n° précédent ? Pour les sciences humaines, il ne faut que de l'esprit et elles ne demandent point d'âme. Pour les sciences réelles et divines, il ne faut point d'esprit, parce que l'âme les engendre toutes. Ainsi, il est impossible qu'il y ait rien de plus inverse que le monde et la vérité.

983

Dieu est jaloux de l'homme : je me suis aperçu qu'Il l'était de moi, comme de tous mes semblables et qu'Il attendait pour faire une entière alliance avec moi, que j'eusse rompu avec tous les rivaux qui occupaient encore mon âme, mon cœur et mon esprit.

985

Dieu ne cesse d'employer tous les moyens possibles pour apprendre aux hommes que leur royaume n'est pas de ce monde : la plupart ont la tête si dure et ont une conduite si mal ordonnée, qu'Il ne peut leur enseigner cette vérité que par des tribulations, des malheurs et des infirmités. Quant à moi, Il a daigné me l'enseigner de deux manières qui sont infiniment plus douces : car par l'une Il m'inonde des magnificences de l'autre monde et par l'autre Il se contente de m'éprouver par la bêtise de celui-ci.

990

La principale ambition que j'ai eue sur la terre, a été de n'y plus être, tant j'ai senti combien l'homme était déplacé et étranger dans ce bas monde.

991

En voyant les brigandages et les rapines qui s'exercent universellement de la part des hommes et qui m'ont frappé si sensiblement dans notre Révolution, j'ai dit, dans mon style gai, que nous avons eu beau effacer tous les saints du calendrier, il y en avait un inamovible et qui

était le plus catholique de tous les saints ; c'est aussi celui dont le culte est le plus général et le plus assuré. Or, ce saint est *sancte rapiamus* : car, à ce nom, il n'y a personne qui ne dise, *ora pro nobis*.

994

Le monde m'a repoussé à cause de l'obscurité et de l'imperfection de mes livres. S'il s'était donné la peine de me scruter plus profondément, peut-être aurait-il goûté mes livres à cause de moi ou plutôt à cause de ce que la providence a mis en moi et qu'il était bien loin de voir, puisqu'il ne voyait pas même ce qu'il y avait dans mes livres.

999

Je suis payé pour avoir confiance en mes principes, parce que je suis persuadé que foncièrement tous les hommes de la terre pensent comme moi, sans en excepter ceux qui me sont le plus opposés en apparence. Nous sommes tous comme un même sel, dissous dans des eaux différentes, tant pour la qualité, que pour la quantité. Or, il ne faudrait autre chose que laisser évaporer dans les hommes ces eaux diverses qui sont leurs préjugés, leur ignorance, leurs passions, etc. ; et on retrouverait partout en eux le même sel, comme cela arrive dans les évaporations naturelles des sels que nous dissolvons tous les jours dans différents liquides.

1000

Le 21 Messidor an VIII, je suis retourné à Paris, pour y voir l'ami Div... espérant qu'il me consolera de la perte de mon ami Kirchberger. Le 25 Prairial dernier est arrivée la fameuse bataille de Marengo, où l'étonnant Bonaparte a tellement avancé sa gloire et la paix de l'Europe, que je le regarde comme un instrument temporel des plans de la providence par rapport à notre Nation. Cet événement me confirme de plus en plus dans les opinions que j'ai imprimées depuis six ans sur notre Révolution.

1001

Les paroles nous sont données en compte, comme les brebis sont données en compte à un berger ; et si nous les laissons égarer, amaigrir ou manger des loups, on nous traitera encore avec plus de rigueur que lui.

1002

Comme j'ai une universalité pour moi, il faut bien que j'aie une universalité contre moi ; aussi l'ennemi ne manque-t-il pas de semer autour de moi et surtout autour de mon objet, des embûches de tous les genres.

1003

J'ai été touché des tendres honnêtetés de De Gerando à mon égard, lorsqu'un jour, entrant dans une société où il se trouvait, sans que je le susse, il vint au-devant de moi et m'embrassa affectueusement. C'est un homme dont on m'a vanté les bonnes qualités et qui peut, comme mon ami et membre de l'Institut, m'être d'un grand secours dans la carrière de l'instruction et des sciences humaines.

1008

Un des prodiges les plus inexplicables pour moi, c'est que la Divinité me comble de tant de douceurs et de consolations et que cependant il y ait en moi si peu de chose qui puisse fixer ses regards.

1009

J'ai dit, quelquefois, que les écrivains ne nous donnaient que de la crotte dorée et que moi je leur donnais de l'or crotté.

1012

C'est une chose douloureuse pour moi, lorsque je considère les hommes, d'être obligé de les regarder ou comme des fous ou comme des enfants ou comme de méchantes bêtes.

1016

Je prie surtout pour les âmes de tant de misérables victimes que tous les divers fléaux enlèvent avant qu'elles se soient délivrées des entraves affaissantes de leur prison ; car je ne sais guère prier pour les corps, attendu que quand l'âme a su monter en grade, la mort de son corps n'est plus un malheur pour elle.

1019

Le 3 Nivôse an IX, à huit heures du soir, éclata, rue Saint-Nicaise, la machine infernale dirigée contre Bonaparte qui allait à l'Opéra, à la première représentation du fameux Oratorio de Haydn. Son cocher était ivre, il alla plus vite qu'à l'ordinaire et passa où il n'aurait pas passé de sang-froid. Cela fit que le carrosse dépassa la machine de quelques secondes : ce qui suffit pour que l'explosion ne le pût atteindre. Je ne puis m'empêcher de révéler Bonaparte, tant pour les talents qu'il a montrés, que par la protection marquée de la providence à son égard. On ne peut nier qu'il n'y ait de grandes destinées attachées sur cet homme remarquable.

1024

C'est le 30 Ventôse, veille du 1^{er} Germinal an IX, répondant à l'équinoxe du printemps, 21 mars 1801, que la paix continentale a été publiée à Paris. La pompe a été modeste, réservant les fêtes pour le 14 juillet. La joie a été médiocre, le temps assez mauvais. En général tout ce qui a été ostensible dans cette époque semble d'accord avec ce qui est caché, savoir : que cette pacification externe et cet ordre apparent produit par l'effet de la révolution, ne sont pas le terme où la providence ait eu exclusivement l'intention de nous conduire et, qu'ainsi, les agents et les instruments qui ont concouru à cette œuvre se tromperont, s'ils se croient arrivés. Je les regarde, au contraire, comme des postillons qui ont fait leur poste ; mais ils ne sont que des postillons de province ; il en faudra d'autres pour nous faire arriver au but du voyage, qui est de nous faire entrer dans la *capitale* de la vérité.

1031

Dans ma vie, j'ai presque toujours trouvé les hommes meilleurs ou pires que leur réputation.

1032

Comme balayeur du temple de la vérité, je ne dois pas être étonné d'avoir eu tant de monde contre moi ; les ordures se défendent du balai, tant qu'elles peuvent.

1033

Ce qui me donne tant de joies dans ma carrière, c'est de sentir que, grâce à Dieu, j'étais comme arrivé avant même de partir, tandis qu'il y en a tant qui ne sont pas partis après être arrivés.

1036

Il y a de bonnes raisons pour que les livres des savants et des littérateurs l'emportent sur les miens :

1) Ils sont mieux faits, et dans le vrai, leurs auteurs ont grand besoin de suppléer par la forme à ce qui manque au fond dans leurs productions ; au lieu que les miennes reposent sur un fond si solide et si inexpugnable, qu'elles peuvent se passer de la forme ; quoique, si les auteurs étaient justes, ils conviendraient que de tous les écrivains spiritualistes, je suis celui qui aie donné à ce fond vrai et fécond, la forme la moins repoussante.

2) Leurs ouvrages doivent faire fortune plus que les miens, parce qu'ils songent plus que moi à travailler dans ce monde-ci, attendu que je ne travaille que pour l'autre. Leurs œuvres sont des courbes à double courbure qui reposent sur deux plans. Les miens ne reposent que sur un seul plan ; enfin, ils veulent bien parler de l'autre monde au lecteur, mais en ayant grand soin de le laisser dans celui-ci, sans quoi ils se feraient peu de partisans, au lieu que je tends pleinement à l'en arracher. Il n'est donc pas étonnant que je sois pour le monde et ceux qui travaillent pour lui, comme un véritable réprouvé.

1050

Depuis que j'existe et que je pense, je n'ai eu qu'une seule idée et tout mon vœu est de la conserver jusqu'au tombeau : ce qui fait que ma dernière heure est le plus ardent de mes désirs et la plus douce de mes espérances.

1051

Je n'ai jamais goûté bien longtemps les beautés que la terre offre à nos yeux, le spectacle des champs, les paysages, etc. Mon esprit s'élevait bientôt au modèle dont ces objets nous peignent les richesses et les perfections et il abandonnait l'image pour jouir du doux sentiment de son auteur. Qui oserait nier même que tous les charmes que goûtent les admirateurs de la nature, fussent pris dans la même source, sans qu'ils le croient ?

1052

C'est une vérité et j'en dois rendre grâce au ciel, que, dans mille occasions où le cours de la vie assujettit l'homme à des épreuves pour son instruction, il m'a dispensé de l'expérience.

1064

L'étude et la pensée sont une affaire de besoin pour moi et nullement une affaire de vanité. Je n'ai point assez de connaissances pour flatter mon orgueil scientifique, mais je suis mal à mon aise quand je laisse jeûner mon esprit : voilà le mobile de mon goût pour les études et les spéculations.

1069

Nom de mon pays écrit sur le sable. Un aigle l'effaçant avec ses ailes, à mesure que le malheureux le voulait lire, ne devant recouvrer ce qu'il a perdu par maladie, qu'après qu'il aura pu lire ce nom ; recherches de celui qui le lui avait tracé. *Nouveau Tobie*. Poème projeté.

1075

Souvent la Divinité nous laisse livrés à des distractions et même nous envoie de petites contrariétés pour nous préserver d'un plus grand malheur. C'est par une suite de cette ingénieuse attention de sa part, que j'ai évité d'être écrasé par la cheminée de mon cabinet qui tomba, à Paris, lors du grand ouragan du 13 Décembre 1786. J'ai reçu, d'ailleurs, tant d'autres marques de sa vigilante charité pour moi, que je serais bien ingrat de la méconnaître. Cependant je raisonnerais comme un homme profane, si je disais que la mort eût été un malheur pour moi. Elle n'eût été telle, qu'autant que je n'aurais pas été prêt. Et sans doute je ne suis pas encore mûr, puisque l'on n'a pas jugé à propos de me prendre. Car, lorsqu'on a le bonheur d'être prêt, cet événement doit remplir le juste de plus de plaisirs que n'en éprouverait le dernier et le plus malheureux des hommes, si on venait lui annoncer qu'il est nommé Roi de sa nation et qu'il va monter sur le trône.

1077

Il vaut mieux faire le gentilhomme bourgeois, que le bourgeois gentilhomme.

1084

C'est ordinairement auprès des hommes purs et vertueux, que je reçois de salutaires idées sur la grandeur de Dieu, sur notre misère et sur les avantages de la prière, pour nous guérir ; auprès des hommes impurs et méchants, je reçois des idées affligeantes ; auprès des hommes élevés dans l'esprit, mon esprit s'élève avec eux ; auprès des impies et des philosophes, mon esprit s'irrite et reçoit presque toujours des solutions plus fortes et plus vraies que leurs arguments. C'est même auprès d'eux que j'ai reçu presque toutes les armes que j'ai employées contre eux et toutes celles qui sont déposées dans mes magasins, en attendant que j'en fasse l'usage convenable. Il faut que nous passions ici-bas par toutes ces diverses impressions. Ce n'est que par là que nous pouvons devenir, ou des hommes d'état consommés, ou des militaires expérimentés dans l'intelligence. Ceux qui

sont destinés à l'être dans l'action, ont aussi leurs épreuves à subir, puisqu'il faut que l'ancien arrêt, *In sudore, etc.* s'accomplisse.

1085

Dans mon enfance, je ne pouvais me persuader que les hommes qui connaissaient les douceurs de la raison et de l'esprit, pussent s'occuper un instant des choses de la matière. Ma pensée est encore la même, quoique je sois bien loin de prétendre que ma conduite et mes actions aient été toujours conformes à des sentiments si élevés et c'est là une des sources de mes peines ; mais aussi j'ai une grande source de consolations, quand je songe à la source des miséricordes qui coule toujours sur nous, quand nous la cherchons avec zèle, avec ardeur, avec confiance.

1086

Ordinairement les auteurs font leurs livres, comme ne faisant que cela et moi j'ai été obligé de faire les miens, comme ne les faisant pas. Je pourrais dire même que je ne fais mes livres, que comme on rend un lavement. Voilà pourquoi ils sont si négligés et si peu attrayants pour le monde.

1090

Vers la fin de 1802, j'ai publié *Le Ministère de l'Homme-Esprit*. Quoique cet ouvrage soit plus clair que les autres, il est trop loin des idées humaines, pour que j'aie compté sur son succès. J'ai senti souvent, en l'écrivant, que je faisais là, comme si j'allais jouer sur mon violon, des valse et des contredanses dans le cimetière de Montmartre, où j'aurais beau faire aller mon archet, les cadavres qui sont là n'entendraient aucun de mes sons et ne danseraient point.

1092

Le 18 janvier 1803, qui complète ma soixantaine, m'a ouvert un nouveau monde. Mes espérances spirituelles ne vont qu'en s'accroissant. J'avance, grâce à Dieu, vers les

grandes jouissances qui me sont annoncées depuis longtemps et qui doivent mettre le comble aux joies dont mon existence a été constamment accompagnée dans ce monde.

1093

Ceux qui ont de l'âme, prêtent à mes ouvrages ce qui leur manque. Ceux qui ne les lisent point avec leur âme, leur refusent même ce qu'ils ont.

1095

Le 27 Janvier 1803, j'ai eu une entrevue avec M. de Chateaubriand, dans un dîner arrangé pour cela, chez M. Neveu, à l'École polytechnique. J'aurais beaucoup gagné à le connaître plutôt. C'est le seul homme de lettres honnête avec qui je me sois trouvé en présence depuis que j'existe ; et encore n'ai-je joui de sa conversation que pendant le repas : car aussitôt après parut une visite qui le rendit muet pour le reste de la séance et je ne sais quand l'occasion renaîtra, parce que le roi de ce monde a grand soin de mettre des bâtons dans les roues de ma carriole. Au reste, de qui ai-je besoin, excepté de Dieu ?

1098

La mort de la Harpe, arrivée dans le commencement de l'année 1803, est une perte pour la littérature. Sa fin a été très édifiante. Je n'ai jamais eu de liaison avec lui ; mais je n'ai jamais douté de la sincérité de sa conversation, quoique je ne la croie pas dirigée par les vraies voies lumineuses. La mort de cet homme célèbre est également une perte pour la chose religieuse, parce qu'il était un épouvantail pour ceux qui la déprisent. Je crois que nous aurions fini par nous entendre lui et moi, si nous avions eu le temps de nous voir (Voyez le *Journal des débats* du 16 ventôse an II.) Mme de Talaru nous a peints l'un et l'autre d'une manière assez significative, en disant qu'il mordait jusqu'au vif les adversaires de la vérité et moi, que je leur prouvais évidemment qu'ils avaient tort.

1099

Ce n'est point à l'audience que les défenseurs officiels reçoivent le salaire des causes qu'ils plaident ; c'est hors de l'audience et après qu'elle est finie. Telle est mon histoire et telle est aussi ma résignation de n'être pas payé dans ce bas monde.

1105

J'arrive à un âge et à une époque où je ne puis plus frayer qu'avec ceux qui ont ma maladie. Or, cette maladie est le *spleen* de l'homme. Ce *spleen* est un peu différent de celui des Anglais. Car celui des Anglais les rend noirs et tristes et le mien me rend intérieurement et extérieurement tout couleur de rose.

1106

La vue d'Aunay, près Sceaux et Châtenay, m'a paru agréable autant que peuvent me le paraître à présent les choses de ce monde. Quand je vois les admirations du grand nombre pour les beautés de la nature et des sites heureux, je rentre bientôt dans la classe des vieillards d'Israël qui, en voyant le nouveau temple, pleuraient sur la beauté de l'ancien (Esdras 3,12-13).

1116

Il y a dans quelques-uns de mes ouvrages, plusieurs points qui sont présentés avec négligence et qui auraient dû l'être avec beaucoup de précaution, pour ne pas réveiller les adversaires. Tels sont les articles où je parle des Prêtres et de la religion, dans ma *Lettre sur la Révolution française* et dans *Le Ministère de l'Homme-Esprit*. Je conçois que ces points-là ont pu nuire à mes ouvrages, parce que le monde ne s'élève pas jusqu'aux degrés, où, s'il était juste, il trouverait abondamment de quoi se calmer et me faire grâce, au lieu qu'il n'est pas même assez mesuré pour me faire justice. Je crois que les négligences et les imprudences où ma paresse m'a entraîné en ce genre, ont eu lieu par une permission divine qui a voulu par là écarter les yeux vulgaires des vérités trop sublimes que je présentais, peut-être par ma simple volonté hu-

maine et que ces yeux vulgaires ne devaient pas contempler.

1119

Communément les grands et les riches ne sont que les Gengis Khan du monde, tandis qu'ils ne devraient en être que les modèles, les soutiens et les bienfaiteurs.

1120

Quand les hommes sages, après s'être remplis des influences de la vérité, vont se répandre dans le monde, ils y perdent, le plus souvent, ce qu'ils avaient acquis. Ils sont comme les gens de métier et les ouvriers qui vont manger et boire au cabaret, le dimanche, tout ce qu'ils ont gagné dans la semaine.

1121

Le monde ne connaît point de milieu entre le cagotisme et l'impiété : or, c'est ce milieu-là qu'il m'a fallu toujours tenir, soit dans mes discours, soit dans mes écrits ; de façon que d'un côté, les auditeurs ou les lecteurs ne trouvant rien dans ce qui sortait de moi qui sentît l'enseignement d'un Capucin et de l'autre rien qui sentît l'athéisme ni le déisme, ils n'y étaient plus. Voilà pourquoi si peu de gens, et l'on pourrait dire, presque personne, ne m'a compris. (voyez n° 1135.)

1123

J.-C. disait à ses apôtres qu'ils pouvaient faire les mêmes œuvres que lui et même de plus grandes. Ce n'était pas leur dire que tous les dons pouvaient appartenir à chacun d'eux, puisque nous voyons, selon St. Paul, que le même esprit partage ses dons entre les différents hommes. Mais chaque homme, depuis la venue du Christ, peut, dans le don qui lui est propre, aller plus loin que le Christ.

1124

J'ai comparé, quelquefois, les dames tenant cercle et recevant les flagorneries des hommes, à un grand Turc et ces hommes frivoles et oisifs, aux sultanes de son sérail, lui faisant la cour et encensant tous ses caprices. Ce rôle de grand Turc est, en effet, celui que jouent les dames de maison en France, et particulièrement à Paris ; et les hommes n'y jouent que le rôle de Sultane, tant le pouvoir rongeur de la société est nulle et vide, a changé les rapports et la nature des choses.

1130

C'est un grand tort, aux yeux des hommes, d'être un tableau sans cadre, tant ils sont habitués à voir des cadres sans tableau.

1131

J'ai souvent remercié Dieu de deux choses : la première de ce qu'il y avait des souverains et des gouvernants ; la seconde de ce que je ne l'étais pas. En effet, c'est pour eux que sont toutes les charges de la société ; ses bénéfices ne sont que pour les particuliers.

1132

Dans l'été de 1803, j'ai fait un petit voyage à Amboise, où j'ai retrouvé avec plaisir quelques bons amis. J'en ai trouvé aussi à Orléans ; mais je n'en connais encore aucun dans le degré où je les désire et dont j'aurais si grand besoin. Avant mon départ, j'eus quelques petits avertissements d'un ennemi physique qui, selon toute apparence, est celui qui m'emportera, comme il a emporté mon père. Mais je ne m'en afflige point, ni ne m'en plains point. Ma vie corporelle et spirituelle a été trop bien soignée par la providence, pour que j'aie autre chose que des actions de grâce à lui rendre et je ne lui demande que de m'aider à me tenir prêt.

1135

Ma tâche dans ce monde a été de conduire l'esprit de l'homme par une voie naturelle aux choses surnaturelles qui lui appartiennent de droit, mais dont il a perdu totalement l'idée, soit par sa dégradation, soit par l'instruction si souvent fautive de ses instituteurs. Cette tâche est neuve, mais elle est remplie de nombreux obstacles et elle est si lente que ce ne sera qu'après ma mort qu'elle produira ses plus beaux fruits. Mais elle est si vaste et si sûre, que je dois grandement remercier la providence de m'avoir comme chargé de cet emploi, que je n'ai vu jusqu'ici exercer à personne, puisque ceux qui ont enseigné et qui enseignent tous les jours, ne le font qu'en exigeant la soumission ou qu'en racontant des faits merveilleux.

1137

L'unité ne se trouve guère dans les associations ; elle ne se trouve que dans notre jonction individuelle avec Dieu. Ce n'est qu'après qu'elle est faite que nous nous trouvons naturellement les frères les uns des autres.